

L'Australienne Colleen McCullough (1937-2015) est l'autrice de plus d'une vingtaine de romans, dont le célèbre *Les oiseaux se cachent pour mourir*, best-seller international.

Brillante scientifique spécialiste des neurosciences et passionnée par l'Antiquité, elle se consacre pleinement à l'écriture et a entamé en 1990 son projet fou des *Maîtres de Rome*, immense fresque historique sur la Rome antique, publié ici en 11 tomes. Entreprenant un travail de documentation digne d'un essai historiographique, elle nous livre une saga exceptionnelle, portée par un talent de conteuse hors pair.

Les maîtres de Rome

Volume 2

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les maîtres de Rome, volume 1 (L'amour et le pouvoir), n° 3276.

Les maîtres de Rome, volume 3 (Le favori des dieux), n° 5620.

COLLEEN McCULLOUGH

Les maîtres de Rome La couronne d'herbe

ROMAN

Traduit de l'anglais (Australie) par Jean-Paul Mourlon



TITRE ORIGINAL The Grass Crown

© Colleen McCullough, 1991

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE © Belfond, 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Frank Esposito, avec affection, remerciements, admiration et respect.

Note au lecteur : pour jeter un peu de lumière sur le monde romain, plusieurs cartes et illustrations ont été insérées tout au long de ce livre. Leur emplacement exact est précisé page 895. Une liste des principaux personnages est donnée page 11. On trouvera une note de l'auteur page 867. Si vous désirez en savoir davantage sur l'arrière-plan historique de La Couronne d'herbe, passez à la page 869 pour consulter un glossaire expliquant certains mots latins et des termes peu familiers.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Les renseignements biographiques sont placés entre parenthèses; on trouvera entre crochets le nom ou le diminutif du personnage tel qu'il est employé dans ce livre. Toutes les dates sont évidemment avant J.-C.

CAEPIO

Quintus Servilius Caepio [Caepio]

Livia Drusa, sa femme (sœur de Marcus Livius Drusus) Quintus Servilius Caepio le jeune [le jeune Caepio], leur fils

Servilia Major [Servilia], leur fille aînée

Servilia Minor [Lilla], leur fille cadette

Quintus Servilius Caepio (consul en 106), père de Caepio, voleur de l'or de Tolosa

Servilia Caepionis, sœur de Caepio, mariée à Marcus Livius Drusus

• CÉSAR

Caius Julius César

Aurelia, son épouse (fille de Rutilia et nièce de Publius Rutilius Rufus)

Caius Julius César le jeune [le jeune César], son fils Julia Major, leur fille aînée

Julia Minor, leur fille cadette

Julia, sa sœur, mariée à Caius Marius

Julilla, sa sœur, mariée à Lucius Cornelius Sylla, décédée Sextus Julius César, son frère aîné

• Drusus

Marcus Livius Drusus

Servilia Caepionis, sa femme (sœur de Caepio)

Marcus Livius Drusus Nero Claudianus, leur fils par adoption

Cornelia Scipionis, sa mère

Livia Drusa, sa sœur (femme de Caepio)

Mamercus Aemilius Lepidus Livianus, son frère, adopté par une autre famille

• MARIUS

Caius Marius

Julia, sa femme (sœur de Caius Julius César) Caius Marius le jeune [le jeune Marius], leur fils

METELLUS

Quintus Caecilius Metellus Pius [le Goret] Quintus Caecilius Metellus Numidicus [le Porcelet] (consul en 109, censeur en 102), son père

Pompeius

Cnaeus Pompeius Strabo [Pompée Strabo] Cnaeus Pompeius le jeune [le jeune Pompée], son fils Quintus Pompeius Rufus, son lointain cousin

• RUTILIUS RUFUS Publius Rutilius Rufus (consul en 105)

• SCAURUS

Marcus Aemilius Scaurus, Princeps Senatus (consul en 115, censeur en 109)

Caecilia Metella Dalmatica [Dalmatica], sa seconde épouse

SYLLA

Lucius Cornelius Sylla

Julilla, sa première épouse (sœur de Caius Julius César, décédée)

Aelia, sa seconde épouse

Lucius Cornelius Sylla le jeune [le jeune Sylla], son fils (de Julilla)

Cornelia Sylla, sa fille (de Julilla)

BITHYNIE

Nicomède II, roi de Bithynie Nicomède III, son fils aîné, roi de Bithynie Socratès, son fils cadet

Pont

Mithridate VI Eupator, roi du Pont

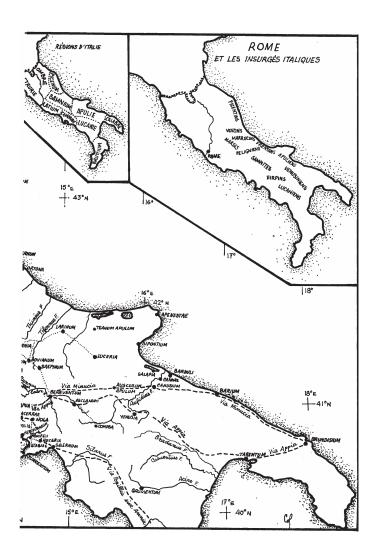
Laodice, sa sœur et épouse, première reine du Pont (morte en 99)

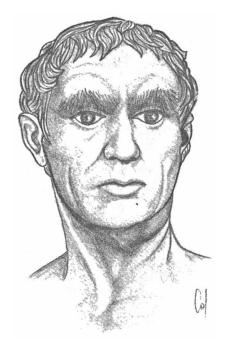
Nysa, son épouse, seconde reine du Pont (fille de Gordios de Cappadoce)

Ariarathès VII Philometor, son neveu, roi de Cappadoce Ariarathès VIII Eusèbe Philopator, son fils, roi de Cappadoce

Ariarathès X, son fils, roi de Cappadoce







CAIUS MARIUS

T

— L'événement le plus passionnant de ces quinze derniers mois, dit Caius Marius, c'est l'éléphant que Caius Claudius a exhibé lors des *ludi Romani*.

Le visage d'Aelia s'éclaira.

— N'était-ce pas merveilleux ? Il était capable de marcher, debout sur ses pattes arrière ! De danser ! Et de s'asseoir sur un sofa en se nourrissant avec sa trompe !

Lucius Cornelius Sylla tourna vers sa femme un visage méprisant et dit d'un ton glacial :

— Pourquoi diable les gens sont-ils charmés de voir les animaux singer les hommes ? L'éléphant est la créature la plus noble de l'univers. Celui de Caius Claudius Pulcher m'a paru un double travesti – d'homme et d'éléphant.

Tous les regards étaient fixés sur Aelia ; Julia se mit à rire.

— Allons, Lucius Cornelius, c'était le préféré de tout le monde! Je l'ai admiré, en tout cas. Si habile, si affairé! Et quand il levait la trompe et barrissait en rythme avec le tambour... étonnant!

Ce que Lucius Cornelius Sylla ignora en pivotant sur un coude pour discuter avec Publius Rutilius Rufus.

Le regard triste, Julia soupira.

— Caius Marius, dit-elle à son époux, je crois qu'il est temps que nous autres femmes nous retirions, en laissant les hommes savourer leur vin. Nous excuseras-tu? Par-dessus la table étroite, Marius tendit la main entre son sofa et la chaise de Julia; elle leva la sienne pour la serrer avec chaleur, en s'efforçant de surmonter sa tristesse à la vue de son sourire tordu. C'était il y a si longtemps! Et pourtant le visage de Marius portait encore la trace de cette attaque insidieuse. Mais ce que Julia ne pouvait reconnaître, même intérieurement, c'est qu'elle avait semé le désordre dans l'esprit de Caius Marius: il entrait en fureur pour un rien, s'arrêtait de plus en plus à des peccadilles largement imaginaires, et son attitude envers ses ennemis se faisait toujours plus dure.

Elle se mit debout et posa la main sur l'épaule d'Aelia.

— Viens donc, chère, Allons voir les enfants.

Aelia se leva. Comme Aurelia. Les trois hommes restèrent assis, mais leur conversation s'interrompit jusqu'à ce que les femmes aient quitté la pièce.

— Ainsi le Porcelet est de retour, dit Lucius Cornelius Sylla quand il fut certain que sa seconde femme, qu'il détestait, ne pouvait plus l'entendre.

Marius ne cessait de s'agiter sur son sofa.

— Que veux-tu que je te réponde, Lucius Cornelius ? finit-il par dire. Je ne suis pas fou de joie, ajouta-t-il en lançant à Sylla un regard perçant. Et toi ?

Ils s'éloignent l'un de l'autre, songea Publius Rutilius Rufus. Il y a trois ans, ou même deux, jamais ils n'auraient eu une conversation aussi tendue, aussi méfiante. Qu'est-il arrivé ? Et à qui la faute ?

- Oui et non, Caius Marius, répondit Sylla, les yeux fixés sur sa coupe de vin. Je m'ennuie! dit-il entre ses dents. Au moins, quand le Porcelet sera de retour au Sénat, les choses deviendront peut-être un peu plus intéressantes. Les batailles titanesques que vous aviez tous deux me manquent.
- Dans ce cas, tu seras déçu, Lucius Cornelius. Je ne serai pas là quand le Porcelet arrivera à Rome.

Sylla et Rutilius Rufus se dressèrent sur leurs sofas.

- Tu ne seras pas à Rome ? demanda Rutilius Rufus.
- Non, répliqua Marius qui eut un sourire d'amère satisfaction. Je viens de me souvenir du vœu que j'avais fait à la Grande Déesse avant de vaincre les Germains : si je l'emportais, je me rendrais en pèlerinage à son sanctuaire de Pessinonte. Quintus Caecilius Metellus Numidicus se rendra compte que son retour n'est qu'une victoire creuse.
 - Je bois à cela, dit Sylla, qui s'exécuta.

Un silence tomba, difficile à rompre, car leur vieille entente avait disparu, et la réponse de Sylla ne l'avait pas fait renaître. Peut-être, songea Publius Rutilius Rufus, était-elle née des circonstances, et des exigences du champ de bataille, plutôt que d'une véritable amitié. Mais comment peuvent-ils oublier toutes les années durant lesquelles ils ont combattu les ennemis de Rome ?

Bien entendu, le temps avait passé. Caius Marius et lui étaient dans leur soixantième année, et Lucius Cornelius Sylla avait quarante-deux ans. N'ayant pas pour habitude de scruter les profondeurs du miroir, Publius Rutilius Rufus ne savait pas trop comment lui-même avait enduré les vicissitudes de l'âge, mais ses yeux étaient toujours aussi vifs tandis qu'il contemplait ses deux compagnons.

Ces temps-ci, Caius Marius avait pris suffisamment de poids pour devoir se faire faire de nouvelles toges. Comme il était déjà gros de nature – encore que bien proportionné –, l'excédent s'était réparti sur les épaules, le dos, les hanches et les cuisses, ainsi que sur une panse assez musclée d'allure; et ce fardeau supplémentaire semblait lui avoir arrondi le visage, plus large, plus dégagé, à cause d'une chevelure qui s'éclaircissait.

Quant à Lucius Cornelius Sylla... Sans la magie de la couleur, il n'aurait été que l'un des milliers d'hommes avenants qu'on croisait à Rome. Un visage et des traits réguliers, avec cette romanité de bon aloi qui ferait toujours défaut à Caius Marius. À quarante-deux ans, il avait toujours autant de cheveux – et quels! Ni rouges, ni dorés, épais, ondulés – peut-être un peu trop longs. Et des yeux semblables à la glace, d'un bleu très pâle, bordés d'un anneau bleu aussi sombre qu'une nuée d'orage. Ce soir, ses sourcils, minces et courbés vers le haut, étaient bruns, comme ses longs cils. Mais Publius Rutilius Rufus l'avait déjà vu dans des moments plus tendus et savait qu'il les avait enduits de *stibium*; car, en réalité, ils étaient si blonds qu'on les voyait à peine sur sa peau d'un blanc livide.

Un homme si intelligent, si capable! Un soldat de premier ordre, un administrateur efficace, aussi courageux qu'on pouvait espérer l'être, proche de la perfection dès qu'il s'agissait d'organiser les autres – ou luimême. Et pourtant les femmes étaient son point faible. Ce n'était pas, pour autant, un bourreau des cœurs, ni même un séducteur d'occasion; pour autant que le sût Publius Rutilius Rufus, il se comportait avec une admirable rectitude. Il ne faisait aucun doute, pourtant, qu'un homme qui voulait atteindre le sommet de l'échelle politique avait beaucoup plus de chances d'y arriver s'il n'avait pas le visage d'Apollon; des hommes avenants qui attiraient les femmes se voyaient repoussés par leurs pairs comme autant de médiocres, d'efféminés, ou de cocufieurs en puissance.

L'année précédente, Sylla s'était présenté aux élections de préteur. Tout semblait plaider en sa faveur. Ses exploits militaires étaient splendides – et bien connus, car Caius Marius avait pris soin de faire savoir à quel point Lucius Cornelius lui avait été précieux comme questeur, tribun et légat. Pendant les quelques jours durant lesquels Saturninus avait menacé l'État, Sylla, énergique, efficace, infatigable, avait permis à Caius Marius de mettre un terme à toute l'affaire. Car,

quand il donnait un ordre, c'était Sylla qui se chargeait de l'exécuter. Quintus Caecilius Metellus Numidicus Porcelet, avant son départ en exil, n'avait jamais manqué de dire à tous qu'à son avis la victoire en Afrique était le seul fait de Sylla, et que Marius s'en attribuait indûment le mérite. C'était grâce à Sylla que le roi avait été capturé, et tout le monde savait que sinon, la guerre aurait pu durer indéfiniment. Catulus César et certains sénateurs ultra-conservateurs ayant fait part de leur approbation sur ce point, Sylla crut que sa bonne étoile lui souriait, et son élection sembla assurée. Il fallait ajouter à toutes ces louanges sa propre attitude sur la question; admirablement modeste, objectif, toujours prêt à se déprécier lui-même. Tout au long de la campagne électorale, il fit bien savoir que la capture de Jugurtha devait être attribuée à Marius, que lui-même n'avait fait qu'obéir à ses ordres. C'était le genre d'attitude qu'appréciaient les électeurs, qui n'aimaient rien tant que la loyauté au chef, sur le champ de bataille comme au Forum.

Toutefois, quand les Centuries se rassemblèrent dans les *saepta* du Champ de Mars pour voter, le nom – si aristocratique, pourtant – de Lucius Cornelius ne figurait pas parmi ceux des six préteurs élus ; plus insultant encore, certains d'entre eux étaient de parfaits médiocres, autant par leur personnalité que par leurs origines.

Pourquoi? C'est la question que se posèrent tous ceux attachés à Sylla, bien que lui-même ne dît rien làdessus. Mais il le savait; un peu plus tard, Rutilius Rufus et Marius l'apprirent aussi. La raison de son échec avait un nom. Caecilia Metella Dalmatica. À peine âgée de dix-neuf ans, et femme de Marcus Aemilius Scaurus, Princeps Senatus depuis qu'il avait été consul, dix-sept ans auparavant. Elle aurait d'abord dû épouser son fils, mais celui-ci s'était suicidé après s'être comporté comme un lâche devant les Germains. Et le

Porcelet, oncle et tuteur de la jeune fille, s'était empressé de la donner en mariage à Scaurus lui-même, quoiqu'il y eût quarante ans de différence entre les nouveaux mariés.

Bien entendu, personne n'avait demandé son avis à Dalmatica et, au début, elle-même ne savait trop qu'en penser. Un peu éblouie par l'auctoritas et la dignitas immenses de son époux, elle était également heureuse de ne plus vivre chez son oncle. Elle fut aussitôt enceinte (ce qui renforça encore l'auctoritas et la dignitas de son mari), et mit au monde une petite fille. Mais entretemps, Scaurus avait donné une réception au cours de laquelle elle avait rencontré Sylla, et il était né entre eux une attirance puissante, mutuelle et périlleuse.

Conscient du danger, Sylla s'était bien gardé d'aller plus loin. Mais Dalmatica voyait les choses autrement. Après que les corps de Saturninus et de ses amis eurent été brûlés avec tous les honneurs conformes à leur statut de vrais Romains, que Sylla eut commencé à se montrer en ville et au Forum en vue de sa campagne pour être élu préteur, elle entreprit, elle aussi, de s'y promener. Partout où il allait, elle était là, enveloppée de draperies, cachée derrière un pilier, certaine que personne ne la reconnaissait.

Sylla apprit très vite à éviter des endroits tels que le Porticus Margaritaria, où une jeune femme de noble naissance pouvait toujours feindre d'être venue hanter les échoppes des bijoutiers. Cela réduisait les chances de Dalmatica de pouvoir lui parler. Pour Sylla, c'était la résurrection d'un vieux cauchemar – celui du temps où Julilla l'avait enseveli sous un déluge de lettres d'amour. Cela avait pris fin par un mariage – amer, humiliant, pesant – qui s'était terminé par le suicide de la jeune femme – autre terrible épisode dans l'interminable succession de femmes qui avaient cru pouvoir le dompter.

Sylla avait donc emprunté les allées puantes et encombrées de la Subura pour se confier à la seule amie qu'il eût – Aurelia, belle-sœur de Julilla.

- Que puis-je faire ? s'était-il écrié. Je suis pris au piège, Aurelia ! Tout recommence ! Je ne peux m'en débarrasser ! Aurelia eut un regard sinistre.
- Le problème, c'est qu'elles ont trop de temps libre. Des gouvernantes qui s'occupent de leurs enfants, des réunions avec leurs amies aux cours desquelles elles échangent des potins, des métiers à tisser dont elles n'ont aucune intention de faire usage, et des cervelles trop vides pour chercher le réconfort dans les livres. La plupart d'entre elles ne ressentent rien pour leurs époux parce que leur mariage était de pure convenance. Au bout d'un an, elles sont mûres pour une petite liaison.

Elle soupira.

— Après tout, Lucius Cornelius, elles peuvent choisir librement, en amour, et dans quel autre domaine cela leur est-il permis ? Les plus avisées se contentent de leurs esclaves. Mais les plus sottes sont celles qui tombent amoureuses. Et c'est malheureusement ce qui vient de se produire. Cette pauvre niaise de Dalmatica a perdu l'esprit! Et c'est toi qui en es la cause.

Il se mordit les lèvres et, pour mieux dissimuler ses pensées, préféra regarder ses mains.

- Pas volontairement, en tout cas.
- Je le sais bien! Mais Marcus Aemilius Scaurus le sait-il?
- Grands dieux! J'espère qu'il n'est au courant de rien!
 - Je crains que si.
- Alors, pourquoi n'est-il pas venu me voir ? Devraisje lui rendre visite ?
 - Je suis en train d'y réfléchir, dit-elle.

Si elle ne peut m'aider, songea Sylla, personne n'en sera capable.

- Devrais-je aller voir Marcus Aemilius Scaurus? répéta-t-il.
- Je préférerais que tu rencontres Dalmatica, mais je ne vois pas comment, répondit Aurelia, lèvres pincées.
 - Peut-être pourrais-tu l'inviter ici ?
- Certainement pas! s'écria-t-elle, scandalisée. Lucius Cornelius, ne comprends-tu pas? Marcus Aemilius Scaurus fait sans aucun doute surveiller sa femme. Jusqu'à présent, c'est le manque de preuves qui a sauvé ta peau si blanche.

Il révéla ses longues canines, mais pas pour un sourire; l'espace d'un instant, Sylla laissa tomber le masque, et Aurelia aperçut furtivement quelqu'un qu'elle ne connaissait pas. Encore que... Mieux valait dire : quelqu'un dont elle avait deviné la présence en lui, mais sans jamais l'avoir vu. Quelqu'un qui n'avait rien d'humain, un monstre aux crocs dénudés hurlant à la lune. Et, pour la première fois de sa vie, elle eut horriblement peur. Elle frémit, ce qui fit disparaître la créature; Sylla se dissimula de nouveau derrière son masque et grommela:

- Alors, que dois-je faire, Aurelia? Que puis-je faire?
- La dernière fois que tu as parlé d'elle il y a deux ans, certes –, tu m'as dit que tu étais amoureux d'elle, bien que tu ne l'aies vue qu'une fois. C'est comme pour Julilla, ne crois-tu pas ? Bien sûr, Dalmatica l'ignore, elle sait simplement qu'autrefois tu as été marié à une femme qui s'est suicidée. Ce qui laisse présager que tu es un homme qu'il est dangereux d'aimer. Quel défi! Non, j'ai bien peur que la pauvre ne soit prise dans tes filets, même si tu ne l'as pas voulu. Ne dis rien, ne fais rien. Attends que Scaurus vienne te voir. De cette façon, tu auras l'air parfaitement innocent. Mais veille à ce qu'il ne puisse avoir la moindre preuve. Et surtout, sois aimable avec lui, je

t'en prie! Une telle visite paraîtra humiliante à un vieil homme marié à une jeune femme. Non parce qu'il est trompé, mais parce qu'elle ne t'intéresse pas! Aussi devras-tu faire tout ce qui est en ton pouvoir pour sauvegarder son orgueil. Si tu veux être préteur, tu ne peux te permettre de l'offenser.

Sylla suivit ces conseils mais, malheureusement, pas jusqu'au bout; et il se fit de Scaurus un ennemi farouche. Quinze jours après son entretien avec Aurelia, il ne s'était toujours rien passé, à ceci près que désormais il prenait toutes les précautions nécessaires. Le pire, c'est qu'il désirait toujours Dalmatica – ou qu'il l'aimait – ou qu'il en était obsédé – ou les trois. La souffrance, la haine, l'envie de balayer tout ce qui se trouvait sur son chemin. Il rêvait de lui faire l'amour puis, en un éclair, de lui rompre le cou. Il se mit de plus en plus fréquemment à ouvrir le tiroir secret du coffre qui abritait le masque funéraire de son ancêtre, Publius Cornelius Sylla Rufinus, le *flamen*, pour y prendre ses fioles de poison.

Mais le temps avait passé depuis la mort de Julilla, et l'expérience était venue; il se connaissait mieux et savait qu'il ne pouvait tuer Dalmatica. Un jour... un jour... lui et Caecilia Dalmatica achèveraient ce qu'en ce moment il n'osait commencer.

Puis Marcus Aemilius Scaurus s'en vint frapper à sa porte.

Assis dans le fauteuil réservé aux clients de Sylla, le vieillard examina son hôte d'un regard qui démentait l'expression de son visage, tout en souhaitant de toutes ses forces n'avoir pas dû venir mendier sa propre fierté pour sortir d'une situation aussi grotesque.

- J'imagine que tu sais pourquoi je suis là, dit-il en regardant Sylla droit dans les yeux.
 - Je crois que oui.

— Je suis venu m'excuser de la conduite de ma femme et t'assurer que, après t'avoir parlé, je l'empêcherai de te couvrir de honte plus longtemps.

Et voilà! C'était dit – et il n'était pas mort de honte. Il lui sembla pourtant discerner, derrière le regard sans passion de Sylla, quelque chose comme un vague mépris. Imaginaire, peut-être, mais c'est ce qui fit de Scaurus son ennemi.

— Marcus Aemilius, je suis navré.

Dis quelque chose! Rends les choses plus faciles à ce vieil imbécile, avec sa fierté en loques! Suis les conseils d'Aurelia!

Mais les mots refusaient de venir, et sa langue était de pierre.

— Il vaudrait mieux pour tout le monde que tu quittes Rome, finit par dire Scaurus. Tu pourrais aller en Espagne. Lucius Cornelius Dolabella aurait bien besoin de quelqu'un de compétent.

Sylla cligna les yeux en feignant la surprise.

- Ah bon? Je ne savais pas que les choses étaient graves à ce point! Mais il est impossible que j'aille en Ibérie Ultérieure, Marcus Aemilius. Cela fait neuf ans que je suis sénateur, il est temps que je me fasse élire préteur.
- Pas cette année, Lucius Cornelius, dit Scaurus doucement. Dans un ou deux ans. Pour le moment, il faut que tu quittes Rome.
- Marcus Aemilius, je n'ai rien fait de mal! Et j'ai dépassé de trois ans l'âge normal pour un préteur. Le temps m'est compté. Je serai candidat cette année, et je dois rester ici.

Scaurus se leva.

— Lucius Cornelius, si c'est là ton intention, je peux t'assurer que tu ne seras pas élu. Ni l'année prochaine, ni l'année suivante, dit-il d'un ton égal. Je te le promets, et tu ferais bien de me croire. Quitte Rome!

— Marcus Aemilius, je suis absolument désolé, je le répète encore une fois. Mais je tiens à me présenter, et il me faut rester ici.

Ce qui avait décidé de tout. Si blessé qu'il fût dans son *auctoritas* et sa *dignitas*, Scaurus avait encore assez d'influence pour barrer la route à Sylla. D'autres furent élus à sa place : des inconnus, des médiocres, des imbéciles. Ce qui ne les empêchait pas d'être préteurs pour autant.

C'est d'Aurelia que Publius Rutilius Rufus apprit toute l'histoire, qu'il s'empressa de rapporter à Caius Marius. Scaurus, quant à lui, ayant réglé le problème, prit ses dispositions (tendrement mais fermement, disait-il), vis-à-vis de son épouse, et n'en fit pas mystère, auprès de ses amis comme sur le Forum.

C'était bien joué – si bien que les experts du Forum, comme les membres du Sénat, pensèrent que son opposition à la candidature de Sylla venait des rapports étroits entre celui-ci et Marius. Car ce dernier, après avoir été consul six fois, connaissait une éclipse. Sa gloire appartenait au passé ; il n'avait même pas pu réunir de soutiens suffisants pour se faire élire censeur. Celui qu'on avait appelé le Troisième Fondateur de Rome n'était plus une menace, mais une simple relique, ou une curiosité.

Rutilius Rufus se versa encore un peu de vin.

- As-tu vraiment l'intention de te rendre à Pessinonte ?
 - Et pourquoi pas ? répliqua Marius.
- Et pourquoi ? Delphes, Olympie, Dodone, j'aurais compris. Mais Pessinonte ? Un trou perdu au fin fond de l'Anatolie en *Phrygie !* Pas une goutte de vin décent à des centaines de lieues à la ronde ! Des bergers barbares de tous côtés, des sauvages Galates aux frontières ! Caius Marius, vraiment !

Marius et Sylla éclatèrent de rire avant même que Rutilius Rufus fût venu à bout de sa harangue; la tension qui régnait parmi eux disparut, et tous trois furent de nouveau à l'aise, en parfait accord.

— Tu as l'intention de te faire une idée du roi Mithridate, dit Sylla.

Les célèbres sourcils s'agitèrent ; Marius sourit.

- Quelle idée! Pourquoi te vient-elle, Lucius Cornelius?
- Parce que je te connais, Caius Marius. Tu n'es qu'un vieux mécréant! Une seule raison peut t'amener à traîner ta vieille carcasse poussive dans les déserts anatoliens: voir ce qui se passe en Cappadoce, et le rôle que Mithridate y joue, répondit Sylla avec un sourire heureux comme il n'en avait pas eu depuis des mois.

Marius se tourna vers Rutilius Rufus.

- J'espère que je ne suis pas à ce point transparent pour les autres ?
- Je doute fortement que quiconque aurait deviné, déclara Rufus, souriant à son tour. Moi, par exemple, je te croyais, vieux mécréant!
- Le problème, c'est que nos sources d'information sont très peu fiables, dit Marius à l'adresse de Sylla. Qu'est-ce que nous savons, en fait ?
- À peu près rien, dit l'autre d'un ton préoccupé. Il y a eu quelques incursions en Galatie : du roi Nicomède de Bithynie à l'ouest, de Mithridate à l'est. Puis, il y a quelques années, le vieux Nicomède a épousé la mère du petit roi de Cappadoce je crois qu'elle était régente à l'époque. Nicomède s'est cru souverain du pays.
- En effet. Il a dû être bien malheureux quand Mithridate a organisé le meurtre de la mère et remis l'enfant sur le trône. Je m'étonne qu'il ait cru que l'autre le laisserait faire, alors que la reine était la sœur de Mithridate!

- Et son fils règne toujours, sous le nom très exotique d'Ariarathès VII. Et actuellement, que peut-il se passer ?
- Je ne sais pas trop. Sans doute rien. Mais le jeune Mithridate, roi du Pont, est un individu des plus intéressants. J'aimerais le rencontrer. Après tout, Lucius Cornelius, il n'a guère que la trentaine, et pourtant, il a réussi à s'emparer des meilleures terres autour de la mer Euxine. J'ai comme le sentiment qu'il va poser bien des problèmes à Rome.
- Tu veux dire qu'il a l'œil sur notre province d'Asie, intervint Rutilius Rufus en hochant la tête. Elle est si riche!
- Il ne fait aucun doute qu'il meurt d'envie de s'en emparer, dit Marius.
- Mais c'est un Oriental! objecta Sylla. Et Rome terrifie les rois d'Orient. Jugurtha lui-même en était mort de peur. Voyez les insultes et les indignités qu'il a endurées avant de se décider. Nous l'avons littéralement forcé à nous faire la guerre. Je crois que la situation en Orient est très semblable à celle de notre province d'Afrique avant le début des hostilités. Nous savons que la Bithynie et le Pont sont de vieux ennemis, que Nicomède et Mithridate aimeraient s'étendre, au moins en Anatolie. Où existent deux régions merveilleusement riches qui font saliver leurs royales bouches la Cappadoce et notre province d'Asie.
- Je ne m'inquiète guère de Nicomède, dit Marius. Il est pieds et poings liés face à Rome, et il le sait. Je ne crois pas que, pour le moment du moins, notre province d'Asie soit en danger contrairement à la Cappadoce.

Sylla l'approuva de la tête.

— Exactement. La province d'Asie est romaine, et je ne pense pas que Mithridate soit très différent de ses collègues d'Orient – il a bien trop peur de Rome.

Mais la Cappadoce ne nous appartient pas. Elle est sous notre influence, mais je crains que Nicomède et Mithridate n'estiment qu'elle est un peu trop loin, un peu trop insignifiante, pour que Rome entre en guerre à cause d'elle.

- Il est très regrettable que Nicomède, et non Mithridate, soit, officiellement, notre allié. Dommage que j'aie été absent de Rome lorsque cela s'est décidé.
- Allons, allons! s'exclama Rutilius Rufus, indigné. Les rois de Bithynie ont reçu le titre officiel d'Alliés et Amis de Rome voilà plus de cinquante ans! Comme le roi du Pont, pendant notre dernière guerre contre Carthage! Mais le père de Mithridate a rendu impossible toute amitié avec Rome en achetant la Phrygie au père de Manius Aquillius. Nous n'avons plus eu de relations avec le Pont depuis lors. D'ailleurs, il est impossible d'accorder le statut d'Allié et d'Ami à deux rois en rivalité ouverte, à moins que le traité n'interdise toute guerre entre eux. Le Sénat a déjà décidé que l'offrir en même temps à la Bithynie et au Pont ne ferait qu'aggraver les choses. Ce qui impliquait de le donner à Nicomède, parce qu'il inspire davantage confiance.
- Nicomède n'est qu'un vieil imbécile! s'écria Marius, agacé. Cela fait plus de cinquante ans qu'il règne, et il était à peine enfant qu'il a chassé son père du trône. Il doit avoir près de quatre-vingts ans. Et il ne fait qu'envenimer la situation en Anatolie!
- Je vois ce que tu veux dire, Caius Marius, intervint Sylla. Nicomède est en pleine vieillesse. Sa cour est la plus hellénisée de toutes, mais elle reste orientale ce qui signifie que, s'il trébuche ne serait-ce qu'une fois, son fils s'emparera du trône. Ce qui sous-entend qu'il a toujours toute sa tête et qu'il se méfie. Mais c'est un vieux grognon de mauvaise volonté. Tandis que, de l'autre côté de la frontière, il y a un homme d'à peine

trente ans, vigoureux, intelligent, agressif et très arrogant.

- En effet. Je crois que nous pouvons tenir pour acquis que, s'ils en viennent aux mains, la lutte sera inégale. Nicomède a tout juste réussi à conserver ce qu'il avait en montant sur le trône, tandis que Mithridate est un conquérant. Oh oui, Lucius Cornelius, il faut que je le voie! Viens donc avec moi! Qu'est-ce qui t'attend, sinon? Une autre année pleine d'ennui à Rome, surtout quand le Porcelet viendra bavasser au Sénat.
 - Non, Caius Marius, dit Sylla en secouant la tête.
- J'ai entendu raconter, dit Rutilius Rufus, que la lettre officielle rappelant Quintus Caecilius Metellus Numidicus de son exil à Rhodes était signée du consul Metellus Nepos et du Goret lui-même! Du tribun de la plèbe Quintus Calidius, qui a obtenu sa grâce, aucune mention!
- Le pauvre ! s'exclama Marius en éclatant de rire. J'espère que le Goret l'a grassement payé après tout c'est lui qui a fait tout le travail ! Les Caecilius Metellus ne changent guère avec le temps ! Quand j'étais tribun de la plèbe, ils me traitaient comme un moins-querien !
- À juste titre! Tu leur rendais la vie impossible! Dalmaticus en était furieux!

Entendant ce nom, Sylla frémit et sentit son visage s'empourprer. Le père de Dalmatica était le frère aîné du Porcelet. Comment allait-elle ? Qu'avait fait Scaurus ? Depuis que ce dernier était venu le rencontrer, Sylla n'avait jamais eu l'occasion de la revoir. La rumeur voulait qu'il lui fût interdit de quitter la demeure de son époux.

— À propos, lança-t-il, j'ai appris de source sûre que le Goret va faire un bien beau mariage. L'heureuse élue n'est autre que Licinia Minor, fille cadette de notre préteur urbain, Lucius Licinius Crassus Orator en personne.

- Tu plaisantes! s'écria Rutilius Rufus, grand amateur de potins. Elle n'a pas l'âge!
 - Elle aura seize ans la veille de la cérémonie.
- Abominable ! Dix-huit est l'âge convenable, pas un jour de moins ! Nous sommes des Romains, pas des pédophiles orientaux !
- Ah! le Goret lui-même n'a guère dépassé la trentaine, répondit Sylla, qui ajouta négligemment: Que devient la femme de Scaurus?
- Moins on en parle, mieux cela vaut ! répliqua Rutilius Rufus.

Puis il s'apaisa.

— Il faut vraiment admirer Crassus Orator ! Il a bien marié ses filles : l'aînée avec Scipio Nasica, rien de moins, et maintenant la cadette au Goret !

Marius claqua des mains pour appeler l'intendant :

— Dehors, tous les deux ! Quand la conversation dégénère en ragots de vieilles femmes, c'est qu'elle est épuisée ! Tu aurais dû accompagner les femmes, Publius Rutilius !

Tous les enfants avaient été amenés dans la demeure de Marius à l'occasion de ce dîner, et tous étaient endormis quand la réception prit fin. Seul le jeune Marius resta sur place ; les autres furent reconduits chez eux par leurs parents. Deux grandes litières attendaient dehors, une pour les rejetons de Sylla, Cornelia Sylla et son jeune frère, l'autre pour ceux d'Aurelia, Julia Major et Julia Minor, et le petit César. Des serviteurs les installèrent avec soin dans les litières, sans les réveiller, tandis que les adultes bavardaient à voix basse dans l'atrium.

L'homme qui emportait le jeune César parut peu familier à Julia, qui le suivait machinalement des yeux ; puis elle se raidit et saisit Aurelia par le bras.

- C'est ce Lucius Decumius! frémit-elle.
- En effet, répondit Aurelia, un peu surprise.
- Tu ne devrais pas!
- Absurde! Lucius Decumius est pour moi comme une véritable forteresse. Comme tu le sais, le voyage de retour n'est pas des plus respectables. Je dois traverser un repaire de voleurs, de brigands de grand chemin même au bout de sept ans! Il est rare que j'aie à sortir de chez moi, mais dans ce cas Lucius Decumius et deux de ses frères viennent toujours me raccompagner. Le jeune César n'a pas le sommeil lourd; pourtant, quand c'est Lucius Decumius qui s'occupe de lui, il ne se réveille jamais.
- Deux de ses frères ? chuchota Julia, horrifiée. Tu veux dire qu'ils sont toute une famille ?
- Non! dit Aurelia d'un ton méprisant. Ce sont des membres de la fraternité des carrefours. Ah, je ne sais pas pourquoi je viens assister à ces dîners de famille, lors des rares occasions où je viens! Pourquoi donc ne voulez-vous jamais comprendre que je gouverne mon existence et que je n'ai pas besoin de tous ces chichis?

Julia ne répliqua rien et n'en parla à Caius Marius que lorsqu'ils furent au lit.

— Aurelia s'est montrée bien difficile, aujourd'hui.

Marius était fatigué – ce qui lui arrivait bien plus souvent qu'autrefois et lui faisait honte. Aussi, plutôt que de se tourner sur le côté et de s'endormir, il se résigna à discuter des femmes et des problèmes domestiques.

- Ah bon?
- Ne peux-tu pas faire rentrer Caius Julius ? On dirait qu'Aurelia devient une vieille vestale en retraite, toute... ah, je ne sais comment dire... aigrie. Revêche. Desséchée! C'est ça! Et son enfant l'épuise.
 - Son enfant? Lequel? marmonna Marius.
- Le jeune César, son fils de vingt-deux mois. Oh, Caius Marius, il est stupéfiant! Nous autres mères,

sommes si heureuses que les nôtres sachent ce que sont l'auctoritas et la dignitas après que leurs pères les ont emmenés au Forum pour la première fois, à l'âge de sept ans! Et ce moutard le sait déjà, alors qu'il n'a seulement jamais vu son père! Je parlais l'autre jour à Murcia, la femme de Crassus Orator, et elle m'a dit que son mari se flattait d'avoir un client dont le fils est comme le jeune César.

Elle donna à Marius un coup de coude dans les côtes.

- Tu dois connaître la famille, Caius Marius, elle vient d'Arpinum.
 - D'Arpinum ? Qui ça ?
- Marcus Tullius Cicéron. Le client de Crassus et son fils portent le même nom.
- Je connais la famille, en effet malheureusement! Ce sont de vagues cousins. Portés sur la chicane! Ils nous ont volé des terres il y a près d'un siècle, et ils ont gagné en justice. Depuis, nous ne leur avons plus adressé la parole, dit Marius dont les paupières se fermaient.
- Je vois. Enfin, le garçon a huit ans, et il est si brillant qu'il va étudier au Forum. Crassus Orator prédit qu'il va faire sensation! Comme le jeune César quand il aura le même âge, je crois. Je n'ai jamais vu ce Cicéron, mais j'ai déjà vu mon neveu, le petit Caius Julius César, et je peux te dire qu'il n'est pas... *normal*. Il n'a pas deux ans et il emploie déjà des grands mots, il fait des phrases parfaitement construites! Et il sait ce qu'elles veulent dire!

Et d'un coup, toute sa fatigue oubliée, Marius fut pleinement éveillé. Son *neveu!* Un neveu nommé Caius! La prophétie de Martha, la prophétesse syrienne, la première fois qu'il l'avait vue, dans le palais carthaginois du prince Gauda... Elle lui avait dit qu'il serait élu consul sept fois, qu'il serait le Maître de Rome... Mais, avait-elle ajouté, il ne serait pas le plus

grand des Romains. *Le neveu de sa femme, Caius !* À l'époque, il avait pensé : par-dessus mon cadavre. Personne ne m'éclipsera. Et maintenant l'enfant était là.

Caius Marius s'allongea de nouveau dans le lit. Il avait été six fois élu au consulat, ce qui signifiait qu'un autre l'attendait. Personne, à Rome, ne croyait sérieusement qu'il pût jamais connaître la gloire d'autrefois. Il avait sauvé Rome, et quels remerciements cela lui avait-il valus? L'inimitié durable de Quintus Lutatius Catulus César, de Metellus Numidicus le Porcelet, d'une faction sénatoriale aussi énorme que puissante, que seule unissait la volonté d'abattre Caius Marius. De grands noms, de petits hommes, accablés à l'idée que leur Rome bien-aimée avait été sauvée par un méprisable Homme Nouveau. Comme l'avait dit le Porcelet, il y a bien des années : un rustaud italique qui ne sait même pas le grec.

Mais tout n'était pas terminé. Attaque ou pas, Marius serait consul une septième fois – et resterait dans les manuels d'histoire comme le plus grand Romain que la République ait connu. Il ne laisserait pas un quelconque aristocrate blondinet l'emporter en ce domaine, sous prétexte qu'il descendait de Vénus.

- Je m'occuperai de toi, mon garçon ! s'exclama-t-il à voix haute.
 - Comment? demanda Julia.
- D'ici à quelques jours, nous partons pour Pessinonte, notre fils et nous.
- Caius Marius! dit-elle en se redressant. Vraiment? C'est merveilleux! Tu es certain de vouloir nous emmener?
- Tout à fait certain. Peu m'importe ce que disent les conventions. Nous serons partis deux ou trois ans, et à mon âge, c'est bien trop long, sans voir ma femme et mon fils. Si j'étais plus jeune, peut-être... Par ailleurs, comme je voyagerai en *privatus*, rien ne m'interdit

officiellement d'être accompagné de ma famille. Après tout, c'est moi qui en paierai les frais! ajouta-t-il en gloussant.

- Oh, Caius Marius!
- Nous pourrons voir Athènes, Smyrne, Pergame, Nicomédie, des dizaines d'autres endroits.
 - Tarse? Oh, j'ai toujours voulu voir le monde!

L'envie de dormir le reprit sans qu'il pût résister ; ses paupières se fermèrent, sa mâchoire tomba.

Julia continua de babiller puis, à court de superlatifs, se tourna vers Marius en souriant tendrement.

- Cher amour, ne crois-tu pas que...

Il ne répondit que par un ronflement. Elle secoua doucement la tête, souriant toujours, et le tourna sur le côté droit.

Ayant écrasé les derniers brandons de la révolte des esclaves de Sicile, Manius Aquillius était rentré à Rome, pour avoir droit à une ovation votée par le Sénat. Il ne pouvait être question de triomphe, puisque les ennemis étaient de simples esclaves entrés en rébellion, et non les soldats d'une nation ennemie. Ce qu'on leur avait repris devait être rendu à ses légitimes propriétaires, sans que l'État pût en réclamer un sesterce.

Manius Aquillius avait été pourtant assez satisfait de son ovation – défilé semblable au triomphe, suivant le même trajet, mais sans que le général fût revêtu des mêmes atours. Ayant ainsi célébré sa victoire, il reprit sa place au Sénat où, en tant que consulaire – ancien consul –, on ne manquait jamais de lui demander son opinion en premier. Au début de sa carrière, il avait désespéré de parvenir un jour aussi haut. Lors des guerres qui avaient suivi la mort du roi Attale III de Pergame, son père avait vendu la moitié de la Phrygie au père de l'actuel roi Mithridate – et fait passer l'or dans sa propre bourse. La province aurait dû revenir à Rome, à qui

Attale avait légué son royaume. Un pays arriéré, avec une populace à ce point ignorante qu'elle faisait de mauvais esclaves. Mais les hommes forts du Sénat et du Forum n'avaient jamais pardonné au père, ni oublié comment le fils était entré dans l'arène politique.

Arriver au poste de préteur s'était révélé très difficile et avait englouti presque tout ce qui restait de l'or pontin – car son père ne s'était montré ni économe ni prudent. Aussi, quand Manius Aquillius le jeune vit arriver l'occasion, il la saisit sans perdre de temps. Après les défaites romaines en Gaule Transalpine, face aux Germains, il avait proposé que Caius Marius soit élu consul *in absentia* afin d'avoir l'*imperium* nécessaire pour les affronter. Ce qui faisait de Marius son obligé.

Aussi Manius Aquillius était-il devenu son légat ; il avait joué un rôle lors de la défaite des Teutons à Aquae Sextiae. Apportant à Rome la nouvelle de cette victoire, il avait été élu consul en même temps que Marius, qui l'était pour la cinquième fois. Ensuite, il avait emmené en Sicile deux légions de vétérans de son ancien chef, superbement entraînées, pour mettre un terme à une révolte d'esclaves qui, depuis plusieurs années, menaçait l'approvisionnement en blé de Rome.

Une fois de retour, il avait espéré pouvoir se présenter aux élections au poste de censeur. Mais les hommes forts du Sénat et du Forum avaient su attendre. Caius Marius lui-même avait perdu toute influence après l'écrasement de la tentative de coup d'État de Lucius Appuleius Saturninus, et Manius Aquillius se retrouva sans protecteur. Il se vit traîné devant les tribunaux par un tribun de la plèbe très lié aux puissants chevaliers qui faisaient office de jurés et de présidents de cours : Publius Servilius Vatia. Il venait d'une famille plébéienne, mais noble, et avait bien l'intention d'aller très loin.

Le procès eut lieu dans un Forum mal à l'aise, où s'étaient déroulées des scènes de violence et de meurtre – pour l'essentiel grâce aux bons soins de Quintus Caecilius Metellus le Goret, bien résolu à se venger des ennemis de son père – ce qui lui avait d'ailleurs valu le *cognomen* plus honorable de Pius, le Pieux. Et parmi eux, Manius Aquillius, si étroitement lié à Caius Marius.

On ne suivait plus guère les réunions de l'Assemblée plébéienne, aussi peu de gens s'étaient-ils réunis en bas du Forum pour assister aux séances du tribunal qu'elle avait installé là.

- Tout cela est parfaitement ridicule, dit Publius Rutilius Rufus à Caius Marius quand ils s'y présentèrent, le dernier jour du procès de Manius Aquillius. C'était une révolte servile! Et ne me dis pas que ces gros fermiers siciliens, si cupides, n'ont pas gardé l'œil sur lui! Il n'aurait même pas pu empocher une pièce de bronze!
- C'est la façon dont le Goret s'y prend pour me porter un coup, répondit Marius en haussant les épaules. Manius Aquillius le sait. Il paie le prix fort parce qu'il m'a soutenu.
 - Et parce que son père a vendu la Phrygie.
 - En effet.

Le procès se déroulait selon les règles établies par feu Caius Servilius Glaucia quand il avait légiféré pour rendre les tribunaux aux chevaliers, en chassant les sénateurs, qui ne pouvaient plus y intervenir que comme défenseurs. Les jours précédents, le jury, qui comptait cinquante et un des plus gros hommes d'affaires de Rome, avait été choisi, on avait entendu les témoins. Aujourd'hui, l'accusation prendrait la parole deux heures durant, la défense trois, et les jurés rendraient leur verdict sur-le-champ.

Servilius Vatia, qui n'était pas le premier venu, avait bien travaillé pour l'État, et il avait de bons assistants; mais il ne faisait aucun doute que le public – plus nombreux, en ce dernier jour du procès – était surtout venu pour entendre l'artillerie lourde : les avocats de Manius Aquillius.

Caesar Strabo le louchon prit la parole le premier, suivi d'un homme à qui ses talents avaient valu le cognomen d'Orator – Lucius Licinius Crassus Orator, qui lui-même céda la place à Marcus Antonius Orator. Que tous deux aient gagné ce surnom montrait assez leur maîtrise sans égale de la rhétorique. On s'accordait à penser que Crassus était meilleur légiste, et Marcus Antonius meilleur orateur.

- Mais d'un cheveu! souffla Rutilius Rufus.

Marius ne répondit que par un grognement : il voulait suivre le discours d'Antonius Orator pour s'assurer qu'il en aurait pour son argent. Car, bien entendu, ce n'était pas Manius Aquillius qui aurait pu s'offrir des avocats de cette envergure, et tout le monde le savait. Caius Marius assurait les frais de sa défense.

— Comme votre mémoire est courte! s'écriait Antonius Orator. Reportez-vous en esprit quelques années en arrière quand, dans notre bien-aimé Forum Romanum, se rassemblaient des foules de *capite censi*, le ventre aussi vide que leur garde-manger. Ne vous souvenez-vous pas que certains d'entre vous ne pouvaient vendre moins de cinquante sesterces le *modius* le peu de blé que contenaient leurs entrepôts? Et les foules se rassemblaient jour après jour, en nous regardant et en grognant à voix basse. Car la Sicile, notre source d'approvisionnement, n'était plus que ruines: une véritable Iliade d'afflictions, rendue plus affligeante encore par de monumentales prévarications! Et nous savons tous qui en était responsable, n'est-ce pas? Non? Ah, laissezmoi vous rafraîchir la mémoire. Les frères Lucullus le

traînèrent en justice et le firent condamner à l'exil après qu'il eut été privé de sa citoyenneté. Je fais allusion, bien entendu, à Caius Servilius l'Augure. Quand le loyal consul Manius Aquillius arriva en Sicile, cela faisait quatre ans qu'on n'y récoltait plus rien. Et je vous rappellerai que plus de la moitié de notre blé vient de là.

Sylla survint, hocha la tête pour saluer Marius, puis se tourna vers son compagnon :

- Comment se passe le procès ?
- S'agissant de Manius Aquillius, qui sait ? Le jury saisira le moindre prétexte pour le condamner. Cela fera réfléchir tous les imprudents qui seraient tentés de soutenir Caius Marius.
 - Silence! grogna ce dernier.

Rutilius Rufus s'éloigna en tirant Sylla par la manche.

- Lucius Cornelius, toi-même n'es plus très enthousiaste à cette idée, ces temps-ci, n'est-ce pas ?
- J'ai à faire carrière, Publius Rutilius, et je doute que soutenir Caius Marius soit la meilleure manière d'y parvenir.
- Cela se comprend. Mais il ne l'a pas mérité! Au contraire, ceux qui le connaissent et l'estiment devraient se tenir à ses côtés.

Le coup porta ; les épaules de Sylla se voûtèrent, et il siffla :

- Parle pour toi! Tu es consulaire, ta gloire est derrière toi! Pas moi! Dis-moi que je suis un traître, mais je tiens à te jurer que mon heure viendra, Publius Rutilius! Et que les dieux viennent en aide à ceux qui me barreront le passage!
 - Y compris Caius Marius?
 - Y compris Caius Marius.

Rutilius Rufus ne répondit rien et se borna à secouer la tête, désespéré. Sylla garda le silence un moment, lui aussi, puis ajouta :

- J'ai appris que les Celtibères se révèlent trop remuants pour notre gouverneur d'Ibérie Citérieure. En Ibérie Ultérieure, Dolabella est à ce point accablé par les Lusitans qu'il ne peut lui venir en aide. On dirait bien que Titus Didius sera obligé d'aller là-bas pendant son consulat. Et dans ce cas, je l'accompagne en tant que légat. J'ai déjà discuté avec lui, il est très agréable. Ce sera une guerre longue et pénible, aussi y aura-t-il du butin à se partager, et une réputation à se faire. Qui sait ? Peut-être pourrais-je même commander une armée ?
- Tu as déjà une réputation militaire, Lucius Cornelius.
- Ils ont oublié, tous ces électeurs idiots, qui ont plus d'argent que de cervelle! Et qu'est-ce qui se passe? Catulus César préférerait me voir mort plutôt que de m'entendre parler d'une certaine mutinerie, et Scaurus me punit pour quelque chose que je n'ai pas commis. Ils feraient bien de prendre garde, ces deux-là! Car si jamais vient le jour où je décide que c'est eux qui m'ont empêché d'accéder à la chaise d'ivoire, ils regretteront d'être nés!

Je te crois sans peine! songea Rutilius Rufus, parcouru par un frisson glacé. Oh, cet homme est dangereux! Mieux vaut qu'il s'absente. Il reprit:

- Alors, va en Espagne avec Didius. Tu as raison, c'est la meilleure façon d'accéder au poste de préteur. Un nouveau départ, une réputation toute neuve. Mais c'est dommage que tu ne puisses te faire élire édile curule. Après cela, tu serais élu préteur triomphalement.
 - Je n'ai pas l'argent nécessaire.
 - Caius Marius te le donnerait.
- Pas question de le lui demander. Le peu que j'ai, je l'ai au moins gagné moi-même. Personne ne me l'a donné je l'ai pris!

Ce qui rappela à Rutilius Rufus les rumeurs que Scaurus avait fait circuler pendant les élections; afin d'avoir assez d'argent pour être reconnu chevalier, Sylla avait assassiné sa maîtresse – et plus tard sa belle-mère, pour pouvoir entrer au Sénat. Rutilius Rufus n'y avait pas accordé grand crédit; mais parfois Sylla disait de telles choses! On finissait par se demander...

Il y eut des mouvements dans la salle ; Marcus Antonius Orator était sur le point de terminer.

— Ce n'est pas un homme ordinaire qui est devant vous! s'écria-t-il. Devant vous se dresse un Romain entre les Romains, un soldat – ô combien courageux! –, un patriote qui croit à la grandeur de Rome! Pourquoi un tel homme volerait-il leur pitoyable pitance aux paysans, de simples soupes aux serviteurs, et de misérables miches moisies aux boulangers? Avez-vous entendu parler de spéculations, de meurtres, de viols, de détournements? Non: il vous a fallu écouter une douteuse collection de petits hommes, pleurant la perte de dix pièces de bronze, d'un livre, d'un plat de poissons!

Il reprit son souffle, puis il y eut des cris d'étonnement : se dirigeant à grands pas vers Manius Aquillius, il se jeta sur lui, lui arracha sa toge et déchira des deux mains sa tunique, le laissant presque nu, vêtu d'une sorte de pagne.

— Regardez! tonna Antonius. Est-ce la peau d'une blancheur de lys d'une *saltatrix tonsa*? La bedaine d'un goinfre? Non! Voyez ces cicatrices! Des cicatrices de guerre, par dizaines! C'est là le corps d'un soldat, d'un homme courageux et vaillant, d'un Romain entre les Romains, d'un homme en qui Caius Marius avait à ce point confiance, qu'il lui abandonna la tâche de traverser les lignes ennemies et d'attaquer l'adversaire à revers!

Les mains de l'avocat voltigèrent en l'air, puis retombèrent mollement. — Assez! Cela suffit. Rendez votre verdict, dit-il d'un ton sec.

Ce qui fut fait. ABSOLVO.

- Poseurs! siffla Rutilius Rufus. Comment ont-ils pu s'y laisser prendre? Une tunique qui se déchire comme un morceau de papyrus, et Manius Aquillius se retrouve *en pagne* devant le jury! Qu'en pensez-vous?
- Qu'Aquillius et Antonius avaient tout préparé à l'avance, dit Marius avec un grand sourire.
- Qu'Aquillius n'est pas assez avantagé pour se présenter sans pagne devant le jury! lança Sylla.

Tous trois éclatèrent de rire, puis Rutilius Rufus dit à Marius :

- Lucius Cornelius m'apprend qu'il va en Ibérie Citérieure avec Titus Didius. Qu'en penses-tu?
- Que c'est la meilleure chose qu'il puisse faire, répondit Marius d'un ton très calme. Quintus Sertorius se présente aux élections de tribun des soldats, aussi suis-je en droit d'estimer que lui aussi se rendra là-bas.
 - Tu n'as pas l'air très surpris, intervint Sylla.
- Non. De toute façon, la situation en Espagne sera connue de tous dès demain. Le Sénat est convoqué pour une réunion dans le temple de Bellone. Nous chargerons Titus Didius de mener la guerre contre les Celtibères. C'est un homme de valeur, un bon soldat et un général de talent, selon moi. Surtout quand il a affaire à des Gaulois. Oui, Lucius Cornelius, mieux vaut que tu ailles en Espagne comme légat que de suivre un simple citoyen au fin fond de l'Anatolie.

Le simple citoyen en question partit la semaine suivante pour Tarente et le navire qui le mènerait à Patras, d'abord un peu dépassé par les événements, parce que c'était la première fois qu'il était accompagné de sa femme et de son fils. Les soldats voyageaient aussi légèrement, aussi rapidement que possible. Mais les

épouses avaient d'autres idées là-dessus, comme Caius Marius ne tarda pas à s'en rendre compte. Julia avait décidé d'emmener la moitié de leurs serviteurs, tous les jouets du jeune Marius, ses livres et la bibliothèque de son précepteur, des vêtements pour toutes les occasions, ainsi que certains articles qu'elle craignait de ne pouvoir trouver hors de Rome.

Au bout de trois jours le long de la Via Latina, ils n'avaient pas dépassé Anagnia. Marius grogna, mais laissa faire jusqu'à ce que, trois semaines plus tard, ils arrivent à Venusia, sur la Via Appia, accablés par la chaleur et incapables de trouver une auberge susceptible d'accueillir autant de monde et de bagages.

— Ça suffit! Ou tu prends des dispositions, Julia, ou le jeune Marius et toi repartez pour Cumes afin d'y passer l'été!

Julia mourait de chaud, elle était épuisée et proche des larmes ; sa première réaction fut de saisir l'occasion de partir pour Cumes ; puis elle songea aux années pendant lesquelles elle ne verrait pas Marius, ni lui son fils. Sans compter qu'il pourrait, dans quelque lieu inconnu et malsain, avoir une nouvelle attaque.

— Caius Marius, je n'ai jamais voyagé auparavant, sauf pour aller dans nos villas de Cumes ou d'Arpinum. Je voudrais pouvoir t'obéir... mais je n'ai pas la moindre idée de la façon de m'y prendre.

Jamais Marius n'aurait pu croire que sa femme reconnaîtrait ne pas tout savoir! Comprenant combien cela devait lui être difficile, il se pencha, l'embrassa sur le front, et dit:

— Ne t'en fais pas ; je me chargerai de tout.

Après cela, ils progressèrent sans effort et, comme le découvrit Julia, avec un confort surprenant. La chaleur était toujours aussi suffocante ; la partie sud de la péninsule paraissait desséchée, et il n'y avait guère d'ombre le long des grandes routes. Aussi l'opulence fertile

des plaines côtières entourant Tarente fut-elle la bienvenue. C'était une ville plus grecque que romaine, qui avait perdu de son importance depuis le temps où elle marquait la fin de la Via Appia. Désormais, le trafic transitait essentiellement par Brundisium, principal point de passage entre l'Italie et la Macédoine. Austère, blanchie à la chaux, dressée contre le bleu de la mer et du ciel, le vert des champs et des forêts, Tarente se déclara ravie d'accueillir le grand Caius Marius. Lui et sa famillle furent logés dans la demeure, d'une agréable fraîcheur, du principal ethnarque – celui-ci était d'ailleurs citoyen romain et feignait de préférer être appelé duumvir.

Comme dans tous les endroits où il était passé, le long de la Via Appia, Marius réunit les hommes les plus importants de la ville pour parler de Rome, de l'Italie, et des relations tendues entre les Romains et leurs Alliés italiques. Tarente jouissait des droits latins, les magistrats qui la dirigeaient, les *duoviri*, y gagnaient la citoyenneté romaine pour eux et leurs descendants. Mais ses racines étaient grecques, bien plus anciennes que Rome; elle avait été un avant-poste de Sparte, et les vieilles coutumes spartiates persistaient dans la culture et les habitudes.

Marius découvrit que les Tarentins éprouvaient de vifs ressentiments envers Brundisium, plus récent, et qu'au sein de la populace cela se traduisait par une forte sympathie pour les Alliés.

— Trop de soldats italiques sont morts dans l'armée romaine par la faute de chefs militaires imbéciles, dit l'ethnarque avec chaleur. Leurs fermes sont à l'abandon, leurs fils sans pères. Il y a une limite à ce que la Lucanie, le Samnium, l'Apulie, peuvent fournir! Les Alliés sont contraints d'équiper leurs légions d'auxiliaires, puis de payer pour leur entretien, à la place de Rome! Et pour quoi, Caius Marius? Pour que Rome puisse

maintenir une route entre la Gaule Italique et l'Espagne ? À quoi cela sert-il, pour un Apulien ou un Lucanien ? Pour que Rome puisse faire venir du blé d'Afrique afin de nourrir des bouches romaines ? Et nous ne cessons de payer des impôts ! Rome nous prend nos jeunes hommes pour qu'ils combattent dans des guerres étrangères, ils y meurent, et l'instant d'après un gros propriétaire romain s'installe à notre porte et dévore nos terres. Il amène ses esclaves, ne dépense rien chez nous, n'investit rien. Caius Marius, le temps est venu pour Rome de se montrer plus généreuse, ou de nous laisser partir!

Marius avait écouté, d'un air impassible, ce long discours chargé d'émotion; il avait entendu cela tout le long de la Via Appia.

- Marcus Porcius Cleonymus, avait-il répondu d'un air grave, je ferai tout ce que je pourrai. Il y a plusieurs années que je m'y efforce. Que j'aie connu peu de succès jusqu'ici vient du fait que de nombreux sénateurs ne prennent pas la peine de voyager, de parler aux gens du cru, ni même de se servir de leurs yeux! Tu sais certainement que j'ai plus d'une fois dénoncé l'impardonnable gaspillage de vies humaines dans nos armées. Et il semblerait bien que le temps où elles étaient commandées par des imbéciles soit passé. J'aurai au moins enseigné cela au Sénat de Rome.
- Caius Marius, dit l'ethnarque doucement, tout cela est bel et bon, mais ne ressuscitera pas nos morts, ni ne mettra de fils dans les fermes abandonnées.
 - Je le sais bien.

Tandis que leur navire se dirigeait vers le large en déployant sa grande voile carrée, Caius Marius, appuyé à la rambarde, regarda Tarente disparaître derrière une brume bleuâtre, avant de s'y perdre tout à fait. Tout en songeant à la situation des Alliés italiques. Il était fermement convaincu d'une chose : un jour viendrait où

ils demanderaient des comptes. Où ils exigeraient la pleine citoyenneté romaine pour tout homme libre de la péninsule, et peut-être aussi de la Gaule Italique.

Un éclat de rire le tira de sa rêverie ; faisant volteface, il aperçut son fils – lequel montrait ainsi qu'il avait le pied marin, car le bateau filait, poussé par une forte brise. Julia, elle aussi, paraissait en forme et pleine de confiance.

Le navire parcourait en permanence le même trajet et emportait aussi bien des passagers que du fret, aussi fut-on en mesure d'offrir à Marius, sur le pont, ce qui pouvait passer pour une cabine; mais il ne fait aucun doute que Julia fut soulagée de débarquer. Marius ayant l'intention de traverser en bateau le golfe de Corinthe, elle refusa de bouger tant qu'ils n'auraient pas poussé à l'intérieur des terres pour faire un pèlerinage à Olympie.

- Comme c'est bizarre, dit-elle, grimpée sur un âne, que le plus grand sanctuaire de Zeus soit enseveli dans un trou perdu du Péloponnèse. J'avais toujours pensé qu'Olympie était au pied du mont Olympe.
- C'est du grec pour toi, dit Marius, qui brûlait de gagner la province romaine d'Asie, mais n'avait pas le cœur de refuser quelques petits plaisirs à Julia. Voyager en compagnie d'une femme n'était pas l'idée qu'il se faisait d'un bon moment.

À Corinthe, toutefois, il s'anima un peu. Quand, cinquante ans auparavant, Mummius l'avait mise à sac, tous ses trésors avaient été emportés à Rome. La ville ne s'en était jamais relevée; blotties au pied de cet énorme rocher qu'on appelait l'Acrocorinthe, nombre de ses maisons étaient abandonnées, en ruine, et leurs portes battaient au vent.

— C'est là un des endroits où je comptais installer mes vétérans, dit Marius, l'air sombre, comme ils parcouraient les rues. Regardez! L'endroit a tant besoin de nouveaux citoyens! Des terres propices aux cultures, un port sur l'Égée, un sur la mer Ionienne, tout ce qu'il faut. Et qu'ont-ils fait? Ils ont invalidé ma loi agraire.

- Parce que Saturninus l'avait fait voter, dit le jeune Marius.
- Exactement. Et parce que les imbéciles du Sénat n'ont pas su voir à quel point il était important de donner un peu de terres aux soldats des *capite censi* quand ils quittaient le service. Jeune Marius, n'oublie jamais qu'ils n'ont ni argent ni biens! Je leur ai ouvert les rangs de nos armées, j'ai donné à Rome un sang neuf grâce à une classe de citoyens qui jusqu'alors était demeurée inutile à l'État. Mais on ne peut les démobiliser et les renvoyer dans leurs égouts! Il faut leur donner des terres, dans des endroits comme ici. Ils romaniseraient la région, et avec le temps nous nouerions des amitiés. Malheureusement, les dirigeants du Sénat et ceux des chevaliers pensent que les coutumes et le mode de vie de Rome ne doivent sous aucun prétexte être diffusés dans le monde.
- Quintus Caecilius Metellus Numidicus, dit le jeune Marius d'un ton de mépris ; il avait grandi dans une maison où ce nom n'était jamais prononcé avec chaleur.
 - Qui d'autre?
- Marcus Aemilius Scaurus, Princeps Senatus, Cnaeus Domitius Ahenobarbus, Quintus Lutatius Catulus César...
- C'est bien, c'est bien. Ils ont rassemblé leurs clients et organisé une faction trop puissante, même pour moi. Et puis, l'année dernière, ils ont fait disparaître des tablettes presque toutes les lois de Saturninus... Sauf la première, celle qui installait les *capite censi* sur des îles africaines...
- Ce qui, mon époux, me rappelle ce que je voulais te demander, intervint Julia. Combien de temps comptes-

tu laisser Caius Julius César sur cette île lointaine de Cercina? Ne peux-tu pas le faire rentrer? Pour le bien d'Aurelia et des enfants, il devrait être à Rome.

- J'ai besoin de lui là-bas. Tant qu'il y est, le travail avance, les plaintes sont minimes et les résultats magnifiques!
 - Mais c'est long! Trois ans!
- Et sans doute trois autres de plus. Tu sais avec quelle lenteur travaillent les commissions agraires. Caius Julius se charge de la tâche avec une habileté consommée. Non, Julia, plus un mot! Il restera où il est tant qu'il n'aura pas fini!
 - Je plains sa femme et ses enfants, alors.

Julia se trompait. Aurelia était ravie de son sort, et son époux ne lui manquait guère. Ce n'était pas par manque d'amour, ou par oubli de ses devoirs ; cela venait simplement de ce que, tant qu'il n'était pas là, elle pouvait agir à sa guise sans risquer ses critiques ou son désaveu. Quand, une fois mariés, ils s'étaient installés dans le plus grand des appartements de l'insula qu'Aurelia apportait en dot, elle avait découvert que son mari entendait qu'elle menât la vie d'une femme convenable - celle de l'élite, aussi agréable que dépourvue d'objet. Fastidieuse, à ce point privée d'intérêt qu'une histoire d'amour devenait irrésistible. Furieuse et consternée, Aurelia apprit que Caius Julius s'opposait à ce qu'elle traitât avec leurs locataires, préférait qu'elle laissât leurs agents s'en occuper, et comptait ne jamais la voir sortir du quartier des femmes.

Mais Caius Julius César était issu d'une vieille lignée aristocratique, et il avait ses propres obligations. Lié à Caius Marius par le mariage et le manque d'argent, le jeune homme avait commencé sa carrière publique à son service, comme tribun des soldats puis tribun militaire, puis, après avoir été admis au Sénat et rempli

des fonctions de questeur, il fut chargé d'installer sur l'île de Cercina, près des côtes africaines, les vétérans de Marius issus des *capite censi*. Tous ces devoirs l'avaient éloigné de Rome aussitôt après son mariage. Il avait désormais deux filles et un garçon qu'il n'avait pas eu le temps de voir grandir. Une visite rapide, qui se soldait par une grossesse, puis il repartait pour des mois, parfois des années.

La lignée des César était au bout de ce qui lui restait d'argent quand Caius Marius avait épousé Julia, la sœur de Caius Julius. La fortune du marié avait permis de doter les filles et de procurer au jeune homme les six cents jugères de terres près de Bovillae. Il avait eu le bon goût de se montrer sincèrement reconnaissant. Caius Julius savait que, sans cela, il n'aurait jamais pu postuler au Sénat, ni garantir l'avenir de ses propres enfants

Le jeune couple avait décidé de suivre le conseil du grand-père César et d'investir la dot d'Aurelia dans une *insula*, un immeuble de rapport dans lequel ils pourraient vivre en attendant que la carrière de Caius Julius progresse suffisamment pour lui permettre d'acheter une demeure dans un meilleur quartier de la ville. On n'aurait pas pu faire pire que la Subura, où se trouvait leur *insula*: la zone la plus pauvre et la plus peuplée de Rome, grouillant de gens de toutes les races et de toutes les croyances, qui se mêlaient à des Romains des Quatrième et Cinquième Classes, comme à des *capite censi*.

Et c'est pourtant là qu'Aurelia avait trouvé sa vocation. Caius Julius parti, et sa première grossesse achevée, elle se plongea corps et âme dans sa nouvelle occupation: propriétaire. Les agents furent congédiés, elle s'occupa seule de tenir les registres, les locataires furent bientôt plus des amis que des clients. Elle savait faire face à tout, même à la fraternité des carrefours installée dans son immeuble, qu'elle contraignit à se

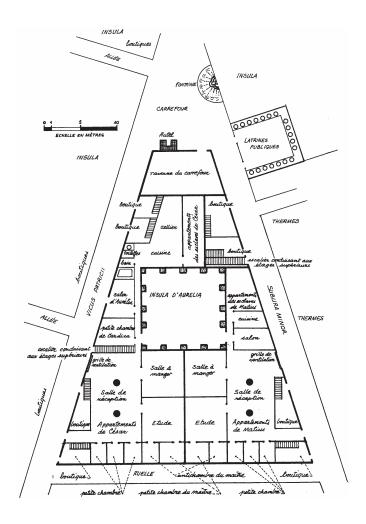
comporter correctement. Aurelia avait découvert que celui qui la dirigeait – un nommé Lucius Decumius, pur Romain, mais de la Quatrième Classe – était à la tête d'une entreprise d'extorsion de fonds et terrorisait boutiquiers et gardiens des environs. Elle y mit bon ordre, et l'homme était devenu un ami.

Aurelia redoutait donc le retour de Caius Julius, cet époux et père qui n'avait jamais été vraiment ni l'un ni l'autre. Quand il reviendrait pour de bon, il y aurait de gros problèmes, elle en était persuadée. Pour autant, elle jugea préférable d'attendre le jour où cela se produirait et, en attendant, de bien s'amuser.

Caius Julius le jeune, cependant, représentait un cas à part, particulièrement difficile; Aurelia elle-même sentait planer comme une menace chaque fois qu'elle prenait l'occasion de réfléchir à son unique fils, ses qualités et son avenir. Elle avait admis devant Julia et Aelia, lors de la réception, qu'il la rendait folle, et accueilli avec faveur la suggestion d'Aelia de le confier à un précepteur.

Elle s'était efforcée de cacher sa précocité à Marcus Aurelius Cotta, son oncle et beau-père, et à Rutilia, sa femme, la mère d'Aurelia. En fait, elle avait tenté de la dissimuler à tous. Elle la faisait frémir, lui inspirait toutes sortes de rêves d'avenir. Mais elle la déprimait tout en même temps. Si Aurelia avait connu ses faiblesses et ses défauts, elle aurait pu faire face plus aisément – mais comment faire, quand l'enfant n'a pas encore deux ans ?

Il était sensible, elle le savait ; l'accabler était facile. Mais il repartait toujours, possédé par une sorte de joie de vivre incompréhensible qu'elle ignorait ; son enthousiasme était sans limites, son besoin d'apprendre si fort qu'il semblait avaler les connaissances comme un gros poisson dévorerait tout ce que contient la mer. Ce qui inquiétait le plus Aurelia chez son fils, c'était



INSULA D'AURELIA

son caractère confiant, son souci de se faire des amis de tous, son agacement devant les observations qu'elle lui faisait : arrête-toi, réfléchis, le monde n'est pas à ton service, il contient bien des gens dangereux. Quant à ses défauts, comment savoir s'ils étaient permanents, ou bien simples phases de transition au sein d'un énorme processus d'apprentissage? Par exemple, c'était un charmeur ; il le savait, en jouait et pliait les autres à sa volonté - en particulier sa tante Julia, si prompte à tomber dans ses pièges. Pas question que son fils recourût à d'aussi vulgaires procédés. Aurelia elle-même était parfaitement dépourvue de charme et méprisait ceux ou celles qui en avaient. C'était le signe du médiocre, non du meneur d'hommes. Le jeune César était aussi très beau – autre qualité franchement superflue.

Seul le temps pouvait répondre à toutes ces questions. Aurelia prit l'habitude de se montrer dure avec lui, de lui passer beaucoup moins de choses qu'à ses sœurs, d'aviver ses plaies plutôt que de les panser, et de le critiquer ou de le réprimander à la moindre occasion. Comme ses deux aînées et ses cousines le gâtaient épouvantablement, sa mère se dit qu'il fallait que quelqu'un joue le rôle de la marâtre. Si ce devait être elle, ce serait elle. Cornélie, mère des Gracques, n'aurait pas hésité un seul instant.

Trouver un précepteur capable de s'occuper d'un enfant qui, pour de nombreuses années, aurait dû rester aux mains des femmes n'était pas pour Aurelia une tâche redoutable, mais tout au contraire le genre de défi qu'elle appréciait. Aelia, la femme de Sylla, avait vivement déconseillé de recourir aux services d'un esclave, ce qui rendait sa quête encore plus difficile. Elle s'en alla donc voir sa mère, Rutilia, et le frère de celle-ci, Publius Rutilius Rufus. Ce dernier lui était venu en aide

bien des fois, notamment lors de son mariage. Aurelia se rendit en litière chez son beau-père, accompagnée de sa servante gauloise, Cardixa.

Elle avait si bien réussi à dissimuler les dons exceptionnels de son fils qu'il lui fut difficile de convaincre Cotta, Rutilia et Publius Rutilius Rufus que le jeune César, âgé de moins de deux ans, avait besoin d'un précepteur toutes affaires cessantes. Après de patientes réponses à des questions incrédules, ses parents finirent toutefois par la croire.

- Je ne vois personne, dit Cotta. Tes demi-frères Caius et Marcus sont aux mains des rhéteurs, et le jeune Lucius va à l'école. J'aurais pensé que le mieux était de consulter l'un des bons vendeurs d'esclaves pédagogues, mais tu ne veux qu'un homme libre, aussi ne saisje quoi te dire.
 - Oncle Publius, tu connais quelqu'un?
- Peut-être! Mais d'abord je veux voir le jeune César seul à seul, et dans des circonstances où je pourrai me former une opinion.
- Il est grand temps que nous allions tous le voir, dit Cotta.

Aurelia leva les bras au ciel, accablée.

— S'il te plaît, non! Ne comprends-tu pas? Je ne peux me le permettre! Il faut que mon fils se juge ordinaire! Comment le pourra-t-il, s'il voit trois personnes fondre sur lui pour le mettre à l'épreuve, et lui donner une idée fausse de sa propre importance? Laisse l'oncle Publius venir seul pour le moment!

Les joues de Rutilia virèrent au rouge.

- Ma fille, c'est mon petit-fils! dit-elle, lèvres pincées.
- C'est une bonne idée, Aurelia, intervint Cotta. Après tout, c'est bientôt son second anniversaire, tu pourras nous inviter et nous verrons par nous-mêmes

sans qu'il soupçonne que notre présence a un motif particulier.

- Comme tu voudras, Marcus Aurelius, dit Rutilia en ravalant sa colère. Cela te convient-il, ma fille ?
 - Oui, dit Aurelia d'un ton bourru.

Bien entendu, Publius Rutilius Rufus succomba au charme du jeune César, qui le maniait avec une maîtrise toujours croissante; il le jugea merveilleux et ne put attendre pour l'expliquer à sa mère. Ils allèrent s'asseoir sur un banc dans la cour qui formait le centre de l'insula.

- Ma chère petite nièce, dit-il d'un ton grave en lui prenant les mains, il faut que tu essaies de voir ce que je vois. Rome n'est plus jeune... Deux cent quarante-quatre ans de monarchie, puis quatre cent onze de république : elle a plus de six cent cinquante ans, et elle est toujours plus puissante. Mais combien de vieilles familles produisent-elles encore des consuls? Une poignée. Les Julius n'en ont plus donné depuis près de quatre siècles. Il me semble que, si nous ne sommes pas prudents, Rome finira par appartenir aux Hommes Nouveaux des hommes sans ancêtres, sans liens avec les débuts de Rome, et donc indifférents à ce qu'elle peut devenir.
- « Aurelia, ton fils est d'une lignée parmi les plus vénérables et les plus illustres. Il est membre d'un patriciat très ancien, et pourtant il a toute l'intelligence et l'énergie d'un Homme Nouveau. Il est pour Rome un espoir comme je n'aurais jamais cru en voir. Car je crois que, pour devenir plus grande encore, elle doit être dirigée par l'aristocratie du sang. Jamais je ne pourrai dire cela de Caius Marius que j'aime, mais que je déplore. Au cours d'une carrière impressionnante, il a causé à Rome plus de torts que cinquante invasions de Germains, par les lois qu'il a abattues, les traditions qu'il a détruites, les précédents qu'il a créés... Il faut

que tu comprennes l'importance du jeune César et que tu fasses tout ce qui est en ton pouvoir pour qu'il marche sur le chemin de la grandeur. Tu dois lui fixer un objectif que lui seul peut accomplir : préserver le *mos majorum*, redonner vigueur aux vieilles traditions, au sang d'autrefois.

- Je comprends, oncle Publius, répondit Aurelia d'un ton grave.
- C'est bien! dit-il en se levant. Je t'amènerai quelqu'un demain, à la troisième heure de la journée. Oue l'enfant soit là.

Et c'est ainsi que le jeune Caius Julius César fut confié aux soins d'un certain Marcus Antonius Gnipho. Son grand-père, Gaulois des environs de Nemausus, appartenait à la tribu des Salluviens et chassait les têtes avec ardeur lors de raids incessants sur les côtes de la Gaule Transalpine ; c'est à une de ces occasions que lui et son fils tombèrent aux mains d'un parti de Massiliotes. Tous deux furent réduits en esclavage. Le père mourut vite, le fils se révéla quelqu'un d'intelligent, réussit à économiser suffisamment pour racheter sa liberté, puis épousa une jeune Grecque massiliote de milieu modeste. Il avait également servi, comme interprète et scribe, Marcus Antonius lors de la guerre menée par Cnaeus Domitius Ahenobarbus contre les Arvernes. À la fin des hostilités. Antonius lui avait fait obtenir la citoyenneté romaine – ce qui n'était pas une mince faveur, mais la générosité des Antonius était proverbiale. Le père de Gnipho, étant homme libre, pouvait donc désormais s'intégrer à la tribu rurale de la famille de son bienfaiteur.

Le jeune Gnipho avait très tôt témoigné du désir d'enseigner, ainsi que d'un vif intérêt pour la géographie, la philosophie, les mathématiques, l'astronomie et l'art de l'ingénieur. Après qu'il eut revêtu la toge virile, son père le mit donc sur un bateau à destination d'Alexandrie, le centre intellectuel du monde. Il avait étudié là-bas sous la direction du bibliothécaire en chef, Doklès lui-même.

Mais l'endroit avait perdu de son prestige et, quand Marcus Antonius Gnipho eut vingt-six ans, il décida de s'installer à Rome et d'y enseigner. Il devint d'abord grammaticus, auprès de jeunes nobles romains ; puis, un peu lassé de leurs excentricités, il ouvrit une école pour les enfants moins âgés. Il connut un succès immédiat qui lui permit de réclamer les honoraires les plus élevés. Régler le loyer de deux grandes pièces d'une insula bien loin de la Subura ne lui posait aucun problème, et il vivait dans un appartement du Palatin en compagnie de quatre esclaves coûteux, dont deux veillaient à satisfaire ses besoins personnels, les deux autres l'assistant dans ses deux classes.

Quand Publius Rutilius Rufus était venu le voir, il avait ri, l'assurant qu'il n'avait aucune intention d'abandonner une activité aussi profitable pour s'occuper d'un nouveau-né. Rutilius Rufus lui proposa un contrat en bonne et due forme lui garantissant un appartement luxueux dans une *insula* encore plus cotée, et plus d'argent que son école n'en rapportait. Marcus Antonius Gnipho lui rit au nez une fois de plus.

— Au moins, viens voir l'enfant, dit Rutilius Rufus. Quand on t'agite un tel appât sous le nez, tu serais bien sot de dire non.

Le pédagogue rencontra le jeune César et changea d'avis.

— Non parce qu'il est ce qu'il est, dit-il à Publius Rutilius Rufus, ni même à cause de son exceptionnelle intelligence. Je me charge du jeune César parce que je l'adore – et que je crains pour son avenir.

— Cet enfant! dit Aurelia à Lucius Cornelius Sylla quand, fin septembre, il s'en vint la voir. Toute la famille s'est réunie pour rassembler l'argent nécessaire aux services d'un bon pédagogue, et que se passe-t-il ? Le précepteur succombe à son charme!

Sylla n'était pas venu là pour entendre une litanie – fût-elle de reproches – consacrée aux rejetons d'Aurelia. Les enfants, si vifs et si charmants fussentils, l'ennuyaient – à la seule exception des siens, ce qui restait pour lui un mystère. Il était passé avertir Aurelia qu'il s'en allait.

- Ainsi, tu m'abandonnes, dit-elle en lui offrant des grappes d'un raisin qui avait poussé dans le jardin de sa cour.
- Bientôt, j'en ai peur. Titus Didius veut emmener par mer les troupes d'Espagne, et le début de l'hiver est le meilleur moment de l'année. Je les précède par voie de terre pour préparer leur arrivée.
 - Tu es lassé de Rome?
 - Ne le serais-tu pas, à ma place?
 - Oui, bien sûr.
 - Aurelia, jamais je n'arriverai à rien, ici!

Ce qui la fit rire.

— Lucius Cornelius! Il est évident qu'un grand avenir t'attend. Ton jour viendra, tu verras.

La lumière était si vive que les pupilles de Sylla ne furent plus que des points, lui donnant l'allure d'un devin aveugle, et ses yeux étaient pleins de souffrance.

— Aurelia! Aurelia! Comment se fait-il que jamais je ne réussisse à être heureux?

Le cœur de la jeune femme se serra, ses ongles se plantèrent dans ses paumes.

- Je n'en sais rien, Lucius Cornelius.
- Moi non plus.
- Je crois que tu as besoin d'être occupé.
- Oh que oui! Dans ces moments-là, je n'ai pas le temps de penser.
- C'est ce que je crois aussi, répondit-elle avant d'ajouter : Mais la vie ne devrait pas se réduire à cela.

Et elle continua de le regarder, bien qu'il eût détourné les yeux. Quel homme attirant ! songea-t-elle, ressentant brusquement une souffrance qui d'ordinaire lui demeurait parfaitement inconsciente. Il a la même bouche que mon mari, et elle est si belle, si belle...

Les yeux de Sylla vinrent plonger droit dans les siens ; Aurelia vira à l'écarlate. Il tendit la main, tandis que son visage s'illuminait d'un sourire.

— Aurelia...

Elle mit sa main dans la sienne et retint son souffle, comme prise de vertige.

- Oui, Lucius Cornelius? parvint-elle à dire.
- Soyons amants!

La bouche d'Aurelia était sèche; elle eut l'impression qu'il lui faudrait déglutir sous peine de s'évanouir, mais n'y parvint pas. Comment il réussit à faire le tour de la table qui les séparait, elle n'en sut jamais rien. Le visage de Sylla était près du sien, ses lèvres étaient luisantes, ses pupilles paraissaient pailletées, comme les profondeurs du marbre. Elle ferma les yeux et attendit, puis sentit sa bouche se poser sur la sienne; elle répondit à son baiser comme si elle était privée d'amour depuis l'éternité, balayée par des émotions qu'elle n'aurait jamais cru possibles, stupéfaite, terrifiée, exaltée, consumée...

L'instant d'après, toute la pièce était entre eux. Aurelia se pressait contre le mur, comme pour s'y perdre, Sylla, debout près de la table, respirait à grand bruit, tandis que le soleil semblait enflammer sa chevelure.

- Je... je ne peux pas!
- Alors, puisses-tu ne jamais plus connaître le repos! Bouillonnant de fureur, mais bien résolu à ne rien faire qui pût prêter à ridicule, il reprit sa toge, qu'il avait abandonnée sur le sol; puis, d'une démarche qui montrait assez que jamais il ne reviendrait, il sortit comme s'il avait remporté la victoire.

Mais il ne pouvait en ressentir aucune satisfaction – il était trop furieux de sa défaite. Sylla rentra chez lui : son allure était telle que les gens lui cédaient le passage en toute hâte. Comment osait-elle! Comment osait-elle, avec l'avidité qu'on lisait dans ses yeux, lui offrir un tel baiser, puis lui dire que... Comme si elle ne l'avait pas désiré davantage que lui. Il devrait la tuer, rompre son joli cou, voir son visage se boursoufler sous l'effet du poison, ces yeux mauves s'exorbiter tandis que ses doigts à lui se refermeraient sur sa gorge. La tuer, la tuer, la tuer, disait une voix qu'il entendait battre dans son sang. La tuer, la tuer, la tuer! Et ce qui ne faisait que redoubler sa fureur, c'est qu'il savait que c'était impossible, aussi impossible que de tuer Julilla, Aelia ou Pourquoi donc? Ou'avaient-elles Dalmatica. n'avaient eu ni Clitumna ni Nicopolis?

Quand il surgit dans l'atrium, ses serviteurs disparurent, son épouse se retira dans sa chambre sans oser dire mot; la demeure parut se replier sur elle-même, tant il y régnait un énorme silence. Passant dans son cabinet de travail, il se dirigea droit vers le petit temple de bois qui contenait le masque de cire de son ancêtre le *flamen*, ouvrit le tiroir qui s'y dissimulait et en sortit à tâtons une fiole de verre verdâtre, pleine d'une poudre claire qu'il contempla longuement.

Sa rage l'empêchait de penser à quoi que ce fût. Ou était-ce la souffrance ? Ou le chagrin ? Ou une insurmontable solitude ? Le feu qui le dévorait céda peu à peu la place à la glace. Ce n'est qu'alors qu'il comprit : il lui était impossible de s'en prendre à une femme de sa propre classe. Au moins pouvait-il se dire qu'il avait fait du mal à Julilla et Aelia, et même causé la mort de la première. Mais Aurelia, à peine était-il sorti de la pièce, avait dû reprendre ses esprits et se noyer dans le travail. D'ici à demain, elle aurait tout oublié. Qu'elle pourrisse! Que les vers la dévorent! Truie perverse!

Il se reprit et eut un demi-sourire amusé. Ridicule. Aurelia vivait encore en lui ; il fallait qu'il s'en débarrasse avant de partir pour l'Espagne, s'il voulait songer sérieusement à sa carrière. Il avait besoin d'un substitut. Si seulement il pouvait éprouver quelque chose qui ressemblât à de la satisfaction.

Il tomba dans une rêverie où les visages de ses victimes, ou de ceux et celles dont il aurait voulu faire ses victimes, ne cessaient d'apparaître et de disparaître. Julilla. Aelia. Dalmatica. Lucius Gavus Stichus. Clitumna. Nicopolis. Scaurus. Metellus Numidicus le Porcelet. Le Porcelet...

Sylla se leva avec lenteur, referma le tiroir secret. Mais conserva en main la petite fiole. La clepsydre indiquait qu'on était en milieu de journée. Encore six heures avant qu'elle soit terminée. Plus de temps qu'il n'en fallait pour rendre visite à Quintus Caecilius Metellus Numidicus le Porcelet.

À son retour d'exil, Metellus Numidicus avait découvert qu'il était devenu une sorte de légende. Oui, songea-t-il après que le dernier client de la journée eut été congédié, je resterai dans l'histoire comme le plus grand d'une grande famille, l'incarnation même des Caecilius Metellus. Il frissonna d'orgueil, heureux d'être de retour, heureux de la façon dont on l'avait accueilli, envahi par une énorme satisfaction. Oui, la guerre contre Caius Marius avait été longue! Mais elle était terminée, pour de bon, et il l'avait gagnée. Plus jamais Rome n'aurait à souffrir l'indignité d'un autre Caius Marius.

L'intendant s'en vint gratter à la porte de son cabinet de travail.

— *Domine*, Lucius Cornelius Sylla demande à te voir. Quand Sylla entra, Metellus Numidicus se dirigeait déjà vers lui, mains tendues.

- Lucius Cornelius, quel plaisir de te voir!
- Il était plus que temps que je vienne te présenter mes respects en privé, dit Sylla en s'asseyant sur la chaise réservée aux clients.
 - Un peu de vin?
 - Merci.

Metellus Numidicus, à côté d'une table où reposaient deux flacons et des gobelets en beau verre d'Alexandrie, leva un sourcil, l'air un peu railleur.

- Ne serait-ce pas une occasion méritant du vin de Chios non coupé ?
- Noyer d'eau du vin de Chios est un crime, répondit Sylla qui sourit, comme pour montrer qu'il commençait à se sentir un peu à l'aise.
- Lucius Cornelius, c'est là une réponse de politicien! Je ne savais pas que tu en étais un.
- Quintus Caecilius, laisse donc là ton eau! s'écria Sylla. Je suis venu dans l'espoir que nous puissions être amis, ajouta-t-il d'un ton empreint de sincérité.
- Dans ce cas, Lucius Cornelius, nous boirons le Chios sans le couper.

Metellus vint vers lui, portant deux gobelets ; il les posa sur le bureau, puis s'empara du sien.

- Je bois à l'amitié!
- Et moi aussi.

Sylla but une gorgée de son vin, fronça les sourcils et regarda le Porcelet droit dans les yeux.

— Quintus Caecilius, je pars pour l'Ibérie Citérieure avec Titus Didius, dont je serai le légat principal. Je ne sais pas combien de temps il me faudra rester là-bas, mais on dirait bien que c'est pour plusieurs années. Quand je reviendrai, j'ai l'intention de me présenter aux élections de préteur dès que possible.

Il but de nouveau, s'éclaircit la gorge.

— Connais-tu la raison – la vraie – pour laquelle je n'ai pas été élu préteur l'année dernière ?

Metellus Numidicus eut un faible sourire – trop faible pour que Sylla pût dire s'il était ironique, venimeux ou simplement amusé.

- En effet, Lucius Cornelius.
- Et qu'en penses-tu?
- Je pense que tu as gravement offensé mon vieil ami Marcus Aemilius Scaurus par l'intermédiaire de sa femme.
 - Ah! Pas parce que j'étais lié à Caius Marius!
- Lucius Cornelius, personne ne disposant du bon sens de Marcus Aemilius ne porterait tort à ta carrière en raison de tes liens avec Caius Marius. Au demeurant, si j'étais absent, j'avais gardé avec Rome assez de contacts pour savoir que tes relations avec lui se sont refroidies depuis un certain temps, dit Metellus Numidicus d'un ton sucré. Comme vous n'êtes plus beaux-frères, cela me paraît compréhensible. Il est toutefois déplorable que, juste après avoir réussi à te dissocier de Caius Marius, tu manques provoquer un divorce dans la maisonnée de Marcus Aemilius Scaurus.
- Quintus Caecilius, je n'ai rien fait de déshonorant! dit Sylla avec raideur tout en prenant soin de ne pas trahir sa colère à l'idée de s'entendre parler d'un ton aussi méprisant. Cela ne fit que renforcer sa résolution : il faut que meure cette prétentieuse médiocrité.
- Je le sais bien! répondit l'autre en vidant son verre. Comme il allait se lever, Sylla le devança et, prenant les deux gobelets posés sur la table, alla les remplir.
- La femme de Scaurus est ta nièce, dit-il, dos tourné, les plis de sa toge dissimulant ses gestes.
 - C'est bien pourquoi je connais toute l'histoire.
 - Sylla se rassit après avoir tendu son verre à Numidicus.

 Toi qui es son oncle et l'ami de Marcus Aemilius,
- Toi qui es son oncle et l'ami de Marcus Aemilius, trouves-tu que j'ai été traité avec équité ?

Un haussement d'épaules, une gorgée de vin, une grimace.

- Lucius Cornelius, si tu étais le premier venu, tu ne serais pas ici. Mais ton nom est aussi illustre que vénérable, tu es un patricien de la lignée des Cornelius, et un homme aux talents exceptionnels. Si j'avais été à Rome au temps où ma nièce s'est amourachée de toi, poursuivit Numidicus en buvant de nouveau, j'aurais, bien entendu, soutenu mon vieux Marcus Aemilius dans toutes les actions qu'il aurait jugé nécessaire d'entreprendre. J'ai cru comprendre qu'il t'avait demandé de quitter Rome et que tu avais refusé. Ce n'était pas prudent de ta part!
- Je crains que non. Je n'ai pas cru que Marcus Aemilius pourrait se comporter moins honorablement que moi.
- Ah, quelques années au Forum, du temps de ta jeunesse, t'auraient fait le plus grand bien! Lucius Cornelius, tu manques de tact.
- J'ai bien peur que tu n'aies raison. Mais on ne peut revenir en arrière, et il faut que je fasse mon chemin.
- Partir en Espagne avec Titius Didius est une excellente idée de ce point de vue.

Sylla se leva de nouveau, leur versa à boire.

- Avant de quitter Rome, il faut que je me fasse au moins un ami véritable, et j'aimerais beaucoup je le dis du fond du cœur que ce soit toi. En dépit de ta nièce. En dépit de tes liens avec Marcus Aemilius Scaurus. Je suis un Cornelius, et par conséquent je ne peux être ton client. Rien que ton ami. Qu'en dis-tu ?
 - J'en dis... reste à dîner, Lucius Cornelius!

Metellus Numidicus, un peu lassé de son nouveau rôle de légende, avait décidé de dîner seul ce soir-là ; ce fut donc quelque chose d'intime, de fort agréable. Ils parlèrent des efforts incessants de Metellus cadet pour mettre un terme à l'exil à Rhodes de son père.

— Aucun homme n'a jamais eu de meilleur fils, dit celui-ci, un peu pris de vin, car il avait commencé bien avant qu'ils se restaurent.

Sylla eut un sourire ensorceleur.

- Je suis de ton avis, Quintus Caecilius. Je crois pouvoir dire que ton fils est un de mes bons amis. Le mien n'est encore qu'un enfant ; mais les aveugles préjugés de la paternité me font penser qu'il sera difficile de l'emporter sur lui.
 - C'est un Lucius, comme toi?
 - Bien sûr, dit Sylla, surpris.
- Bizarre, bizarre... Publius n'est-il pas le prénom du fils aîné, dans la branche des Cornelius à laquelle tu appartiens ?
- Quintus Caecilius, mon père étant mort, je ne peux le lui demander. De son vivant, je ne me souviens pas qu'il ait jamais été suffisamment sobre pour évoquer les coutumes familiales.
- Ah! cela n'a aucune importance. Les noms, tu sais... Je suppose que tu n'ignores pas que cet... cet *Italique* m'appelait Porcelet?
- J'ai entendu Caius Marius te donner ce nom, Quintus Caecilius, répondit Sylla en se penchant pour remplir leurs gobelets une fois de plus. Quelle chance que le Porcelet aimât le vin!
 - Répugnant! siffla Numidicus.
- Absolument répugnant ! approuva Sylla, parcouru par un sentiment d'immense bien-être. Porcelet, Porcelet...

Puis, tout d'un coup, Metellus Numidicus s'efforça de se redresser et, avec de grands souffles rauques, posa la main sur sa gorge :

— J'ai le... vertige... on dirait que je... reprendre mon souffle... Appelle les... serviteurs! Serviteurs! Mes poumons...

À demi couché, Metellus se tordait sur le sofa, une main sur la gorge, l'autre rampant en direction de Sylla, qui s'était levé pour se rapprocher.

- Je ne peux pas... respirer... appelle! Mes poumons!
 - À l'aide! Vite, à l'aide! s'écria Sylla.

La salle se remplit aussitôt d'esclaves; calme, efficace, sûr de lui, il en envoya plusieurs chercher des médecins, ordonna aux autres d'appuyer Metellus Numidicus sur des coussins, car il ne voulait pas s'étendre.

— Ce ne sera pas long, Quintus Caecilius, dit-il doucement en s'asseyant sur le bord du sofa.

Il repoussa la table du pied : les gobelets, comme les flacons, tombèrent sur le sol et s'y brisèrent.

— Nettoie-moi tout ça! lança-t-il à un serviteur. Je ne veux pas que quelqu'un se coupe! Prends ma main, dit-il à Metellus Numidicus, dont le visage en sueur, tout rouge, avait une expression terrifiée.

Il lui tenait toujours la main quand d'autres gens arrivèrent : les médecins et leurs assistants. Le temps que survienne Metellus Pius, Numidicus la serrait si fort qu'il ne lui vint pas à l'idée de la tendre à son fils bien-aimé.

Le Goret éclata en sanglots, et les hommes de l'art se mirent à l'ouvrage.

— La potion d'hydromel avec de l'hysope et de la racine de câprier, dit Apollodore de Sicile. Je crois qu'il faut également le saigner. Praxis, ma lancette!

Mais Metellus Numidicus était trop occupé à vouloir respirer pour avaler le remède ; et son sang, quand on ouvrit la veine, était d'un rouge profond.

- Quelle couleur vive! dit Apollodore à ses confrères.
- Il se débat tellement que cela n'a rien d'étonnant, intervint Publius Sulpicius Solon, l'Athénien. Qu'en penses-tu ? Un emplâtre sur la poitrine ?
 - Oui, dit Apollodore d'un air grave.

Puis, claquant des doigts d'un air impérieux, il lança:

— Praxis, l'emplâtre de barbatum!

Metellus Numidicus s'efforçait toujours de reprendre sa respiration, se frappait la poitrine de sa main libre, se raccrochait à celle de Sylla, et jetait à son fils un regard déjà vitreux.

— Son visage n'est pas bleu, dit le médecin, et je ne comprends pas pourquoi! Sinon, il présente tous les symptômes d'une grave inflammation des poumons!

Il hocha la tête en direction de son assistant, qui déposait sur un carré de laine un mélange noirâtre et collant. Apollodore l'étendit lui-même sur la poitrine dénudée, puis resta immobile, avec un calme digne d'éloges, pour le voir faire son effet.

Ce fut pourtant en vain : la vie quitta peu à peu Metellus Numidicus, qui relâcha lentement, lentement, la main de Sylla. Le visage très rouge, le regard vide, il sombra dans le coma et mourut.

Comme Sylla quittait la pièce, il entendit le petit médecin dire timidement à Metellus Pius :

- Domine, il faudrait procéder à une autopsie.
- Comment ? Vous autres Grecs ignorants l'avez tué, et vous voudriez en plus le dépecer ? Non ! Le corps de mon père sera livré aux flammes du bûcher sans avoir été molesté!

Puis le Goret, se glissant entre les hommes de l'art, suivit Sylla dans l'atrium.

— Lucius Cornelius!

Sylla fit lentement demi-tour, le visage accablé de chagrin : ses yeux étaient pleins de larmes qui coulaient sur ses joues sans qu'il parût s'en apercevoir.

- Cher Quintus Pius! s'exclama-t-il.
- Je ne peux y croire! Mon père, mort!
- Et si subitement, répondit Sylla en étouffant un sanglot. Quintus Pius, il allait si bien! J'étais venu lui présenter mes respects, il m'avait invité à dîner... Nous avions passé un moment si agréable! Et puis...

Les pleurs du Goret reprirent de l'ampleur.

— Pourquoi, pourquoi ? Il venait juste de rentrer, il n'était pas vieux !

Sylla le serra contre lui avec douceur, lui prenant la tête pour la poser sur son épaule, lui caressant les cheveux. Mais ses yeux étaient pleins de satisfaction.

L'intendant émergea du *triclinium* pour trouver le fils de feu son maître réconforté par un homme qui avait l'allure d'Apollon. Il cligna les yeux, secoua la tête : sans doute l'effet de son imagination.

— Il faut que je m'en aille, dit Sylla à l'homme. Tiens, occupe-toi de lui. Et préviens le reste de la famille.

Une fois sorti, sur le Clivus Victoriae, Sylla resta immobile assez longtemps pour que ses yeux se fassent à l'obscurité. Riant doucement, il se dirigea vers le temple de Magna Mater et, dès qu'il aperçut un égout, y jeta sa petite fiole, désormais vide.

- *Vale*, Porcelet! *Vale!* hurla-t-il en levant les bras vers le ciel maussade. Oh, je me sens mieux!
- Jupiter! s'écria Caius Marius en posant la lettre de Sylla pour regarder sa femme d'un air stupéfait.
 - Que se passe-t-il?
 - Le Porcelet est mort.

Julia ne savait trop que dire:

- C'est bien triste!
- Triste? C'est presque trop beau pour être vrai! Marius lut à voix haute:

Tout Rome est venu assister aux funérailles – les plus grandioses dont je puisse me souvenir. Le Goret est fou de chagrin et s'est définitivement acquis le *cognomen* de Pius en pleurnichant d'une porte de Rome à l'autre. Ces temps-ci, il ne cesse de se raccrocher à moi, sans doute parce que j'étais présent lors de la mort du Porcelet – et aussi parce qu'il est apparemment convaincu que toutes les divergences entre son

père et moi allaient s'aplanir. Je ne lui ai pas dit que si Numidicus m'avait invité à dîner, c'était par pur hasard. Détail intéressant : depuis la mort de son géniteur, le Goret n'a plus bégayé une seule fois. Tu te souviens que cela avait commencé après la bataille d'Arausio : aussi est-ce sans doute un simple tic nerveux. Il me dit que, ces temps-ci, il n'en est affligé que lorsqu'il y repense, ou doit prendre la parole en public. Je l'imagine conduisant une cérémonie religieuse! Je meurs de rire à l'idée de voir tout le monde se balancer d'un pied sur l'autre tandis que le Goret bredouillerait, ce qui l'obligerait à tout recommencer!

J'écris cela en m'apprêtant à partir pour l'Ibérie Citérieure, pour ce qui, j'espère, se révélera une bonne guerre. D'après les nouvelles, les Celtibères sont en plein bouillonnement, et les Lusitans créent des désordres en Ibérie Ultérieure, où mon lointain cousin Dolabella a connu un ou deux petits succès sans parvenir à écraser leur rébellion.

Les tribuns des soldats ont été élus : Quintus Sertorius, lui aussi, accompagnera Titus Didius. Comme au bon vieux temps ! À ceci près que notre chef est un Homme Nouveau un peu différent de Caius Marius, et moins extraordinaire ! J'écrirai chaque fois qu'il y aura des nouvelles, mais en retour j'espère bien que tu me feras savoir quel genre d'homme est le roi Mithridate.

[—] Que faisait donc Lucius Cornelius chez Quintus Caecilius ? demanda Julia, curieuse.

[—] Il recherchait ses faveurs, sans doute.

[—] Caius Marius, non!

[—] Et pourquoi pas ? Je ne l'en blâme pas. Le Porcelet est – enfin, était – au zénith, et son influence est ces temps-ci infiniment supérieure à la mienne. Vu les

circonstances, ce pauvre Lucius Cornelius ne peut se rapprocher de Scaurus, pas plus que de Catulus César, dit Marius, qui soupira avant d'ajouter: Mais croismoi, Julia, je suis certain qu'à l'avenir il parviendra à se réconcilier avec eux.

- Alors, ce n'est pas un de tes amis!
- Sans doute pas.
- Je ne comprends pas! Toi et lui étiez si proches!
- Oui. Toutefois, ce n'était pas l'intimité de deux hommes que rapprochaient des affinités naturelles. Il est facile d'avoir avec lui des relations très agréables. Mais je doute que Lucius Cornelius connaisse jamais le type d'amitié qui me lie à Publius Rutilius Rufus, par exemple.
- Quel genre d'homme est-il vraiment, Caius Marius ? Je ne l'ai jamais su.
- Personne n'en sait rien, répondit-il en riant. Pas même moi, à l'issue des années que nous avons passées ensemble.
- Je pense que tu le sais mais que tu ne veux pas le dire du moins à moi, rétorqua Julia. En tout cas, Aurelia semble être sa seule véritable amie.
- C'est bien ce que j'ai remarqué, dit Marius d'un ton sec.
- Ne va pas croire qu'il se passe quelque chose entre eux, car ce n'est pas le cas! Je pensais simplement que si Lucius Cornelius avait des chances d'ouvrir son cœur à quelqu'un, ce devait être à elle.
- Hmmm, grogna-t-il, ce qui mit un terme à la conversation.

Ils passaient l'hiver à Halicarnasse, étant arrivés trop tard pour entreprendre le voyage qui, par voie de terre, les aurait menés de la côte égéenne à Pessinonte. Ils avaient passé trop de temps à Athènes, qu'ils avaient adorée; de là, ils s'étaient rendus à Delphes pour visiter le temple d'Apollon, bien que Marius ait refusé de consulter l'oracle. Surprise, Julia lui en avait demandé la raison.

- Personne ne peut braver les dieux, lui avait-il dit. J'ai eu mon content de prophéties. Si j'en réclame d'autres, ils se détourneront de moi.
- Ne pourrais-tu pas demander au nom de notre fils ?

- Non.

Ils avaient également visité Épidaure. Après qu'ils eurent, comme il se devait, admiré les bâtiments et les superbes sculptures de Thrasymède, Marius s'était prêté au rituel du sommeil proposé par les prêtres d'Asklepios. Il avait bu la potion, puis s'en était allé passer la nuit dans les dortoirs voisins du grand temple. Malheureusement, il ne put se souvenir du moindre de ses rêves, aussi les prêtres ne purent-ils lui conseiller que de perdre du poids, de prendre davantage d'exercice, et d'éviter toute fatigue mentale.

- Des charlatans, si tu veux mon avis ! avait dit Marius, méprisant : il avait dû offrir au dieu, pour le remercier, un gobelet d'or orné de pierres précieuses.
- Des hommes raisonnables, si tu veux le mien! avait répliqué Julia, les yeux fixés sur la taille de son époux.

On était donc en octobre quand ils avaient quitté le Pirée, à bord d'un navire qui reliait la Grèce à Éphèse. Mais l'endroit n'avait guère plu à Marius, qui s'était hâté de faire monter sa famille à bord d'un bateau se rendant à Halicarnasse. C'est là, dans ce qui était sans doute la plus belle ville côtière de la province romaine d'Asie, qu'ils s'étaient installés pour l'hiver dans une villa de location, heureusement pourvue d'une salle de bains chauffée ; car il faisait déjà trop froid pour se baigner dans la mer, bien que le temps fût presque toujours très beau.

Au printemps suivant commença le pèlerinage vers Pessinonte, non sans protestations de Julia et du jeune Marius, qui auraient voulu passer l'été sur la côte; comme on s'en doute, ils perdirent la bataille. Tout le monde, des envahisseurs aux pèlerins, suivait la vallée du fleuve Méandre pour se rendre en Anatolie. C'est donc ce que firent Marius et sa famille, s'émerveillant de la prospérité des régions qu'ils traversaient. Après avoir dépassé les fascinantes formations rocheuses de Hiérapolis, ils franchirent les énormes montagnes déchiquetées donnant sur les épaisses forêts de Phrygie.

Pessinonte était située au milieu d'une plaine non boisée, où l'on cultivait le blé. Comme la plupart des grands sanctuaires d'Asie Mineure, leur expliqua leur guide, le temple de Magna Mater possédait de vastes étendues de terres, des armées d'esclaves, aussi la ville était-elle assez riche pour se comporter en véritable État – la seule différence étant que les prêtres gouvernaient au nom de la déesse et veillaient à préserver la richesse du sanctuaire pour garantir les pouvoirs de la divinité.

S'attendant, comme à Delphes, à voir apparaître une ville au milieu des montagnes, ils furent surpris de découvrir que Pessinonte s'étendait, en dessous de la plaine, dans un ravin crayeux aux pentes raides, d'une blancheur éblouissante. La cité, comme son temple et ses bâtiments annexes, était d'âge vénérable, bien que les édifices fussent de style grec ; on accédait au temple proprement dit, perché sur une hauteur, par une volée de marches circulaires, sur lesquelles les pèlerins s'asseyaient pour s'entretenir avec les prêtres.

— Caius Marius, dit l'*archigallos* Battacès, Rome possède désormais le joyau d'ombilic de la déesse, qui vous a été donné librement en un temps où vous en aviez bien besoin. C'est pour cette raison que, lorsque Hannibal

s'est enfui en Asie Mineure, il s'est bien gardé d'approcher de Pessinonte.

Marius se souvenait de la lettre que Publius Rutilius Rufus lui avait envoyée lors de la visite de Battacès à Rome, et l'homme l'amusait – ce dont l'intéressé ne tarda pas à se rendre compte.

- Est-ce parce que je suis châtré que tu souris ? demanda-t-il.
- Je l'ignorais, *archigallos*, répondit Marius en battant des paupières.
- Caius Marius, on ne peut servir Kubala Cybèle et rester intact. Attis lui-même, son époux, a dû, lui aussi, consentir à ce sacrifice. Ce n'est qu'ici, en Phrygie, que son culte reste pur, et, avec lui, la connaissance que nous avons de la déesse. Nous seuls sommes ses vrais disciples.

Les deux hommes passèrent dans la *cella* de la divinité, apparemment pour que Marius pût admirer sa statue tout à loisir.

- De l'or massif! dit Battacès d'un air satisfait.
- En es-tu sûr ? demanda Marius, qui se souvenait de ce que leur guide, à Olympie, leur avait dit sur la technique utilisée pour celle de Zeus.
 - Absolument.

La statue, grandeur nature, posée sur un socle de marbre très élevé, représentait la déesse assise sur un petit banc; ses mains reposaient sur les têtes de deux lions sans crinière. À gauche, deux petits bergers, dont l'un soufflait dans un chalumeau, et l'autre tenait une lyre. À droite se trouvait Attis, l'époux de Cybèle, appuyé sur un bâton de berger, coiffé d'un bonnet phrygien et vêtu d'une chemise ouverte sur un ventre musclé.

- Intéressant, dit Marius, à qui cela ne paraissait guère beau, or massif ou pas.
 - Mais tu ne l'admires pas.

— Je crains que ce ne soit parce que je suis romain et non phrygien, *archigallos*.

Faisant demi-tour, Marius se dirigea vers les grandes portes de bronze du temple.

- Pourquoi une déesse asiatique se soucie-t-elle à ce point de Rome ? demanda-t-il.
- Cela fait longtemps, Caius Marius, faute de quoi, elle n'aurait jamais consenti à vous offrir son joyau d'ombilic.
- Je le sais bien! Mais cela ne répond pas à ma question!
- Kubala Cybèle ne révèle jamais ses raisons, même à ses prêtres, répliqua Battacès.

Il descendit les marches baignées de soleil et fit signe à Marius de venir s'asseoir près de lui.

- On dirait bien qu'elle a l'impression que Rome sera toujours plus puissante et dominera peut-être Pessinonte un jour. Cela fait maintenant plus d'un siècle que vous l'avez accueillie sous le nom de Magna Mater. De tous ses temples étrangers, c'est celui qu'elle préfère. Celui du Pirée ou celui de Pergame ne semblent pas lui complaire autant. Je crois tout simplement qu'elle aime Rome.
 - C'est bien de sa part! dit Marius avec chaleur.

Battacès frémit, ferma les yeux, soupira, haussa les épaules, puis désigna du doigt un puits rond au-delà des marches du temple :

- Y a-t-il quelque chose que tu désirerais demander à la déesse ?
- Comment ? dit Marius en secouant la tête. Hurler ma question et attendre qu'une voix lointaine se fasse entendre ? Non.
- C'est ainsi qu'elle répond à tout ce qui lui est demandé.
- Archigallos, je n'entends nullement manquer de respect à Kubala Cybèle, mais les dieux m'ont déjà ac-

cordé bien des prophéties, et je ne crois pas qu'il serait sage de leur en réclamer davantage.

Le prêtre ayant d'ores et déjà arrangé d'importantes réponses de l'oracle, il dut cacher sa déception :

— Alors, Caius Marius, restons assis au soleil en écoutant chanter le vent.

Au bout de quelques instants, Marius dit brusquement :

- Je suppose que tu ignores comment contacter le roi du Pont ? Sais-tu où il est ? Je lui ai écrit à Amaseia, mais je n'ai eu aucune réponse, et c'était il y a huit mois. Une seconde lettre ne semble pas l'avoir atteint.
- Caius Marius, il ne cesse de se déplacer. Il se peut qu'il n'ait pas séjourné à Amaseia de l'année.
 - Il ne fait pas suivre son courrier?
- L'Anatolie n'est pas Rome. Les cours du roi ellesmêmes ne savent pas où il se trouve, sauf lorsqu'il prend la peine de les en avertir, ce qui est rare.
 - Grands dieux! Et comment fait-il pour gouverner?
- Ses fidèles s'en chargent en son absence ce qui n'est pas très difficile, la plupart des cités du Pont étant des États grecs qui se gouvernent eux-mêmes et se bornent à payer tout ce qu'il leur demande. Les zones rurales sont très isolées, très primitives. Le Pont est un pays aux montagnes très élevées, toutes parallèles entre elles, aussi les communications sont-elles difficiles. Le roi y a dispersé de nombreuses forteresses et dispose, à ce que je sais, de quatre cours différentes : Amaseia, Sinope, Dasteira et Trapézonte. Il se déplace constamment, généralement sans grand équipage. Il voyage également en Galatie et en Cappadoce, dans les endroits que gouvernent ses parents.
- Je vois. Tu sous-entends sans doute que je pourrais bien ne jamais le rencontrer.
- Cela dépend du temps que tu entends passer en Asie Mineure, répondit le prêtre d'un ton neutre.

— Je crois qu'il va me falloir rester ici jusqu'à ce que je parvienne à le voir, *archigallos*. D'ici là, je rendrai visite au roi Nicomède – lui au moins ne bouge pas ! Ensuite, je rentrerai à Halicarnasse pour y passer l'hiver. Au printemps, je compte aller à Tarse, d'où je m'aventurerai en Cappadoce pour rencontrer le roi Ariarathès.

Marius dit tout cela négligemment, puis aborda le problème des activités bancaires du temple – sujet qui, affirma-t-il, l'intéressait au plus haut point.

- Caius Marius, il ne servirait à rien d'entasser l'argent de la déesse dans nos coffres. En le prêtant à des taux intéressants, nous accroissons les richesses de Kubala Cybèle. En ce domaine, nous sommes de véritables professionnels.
 - Et Cos?
 - Tu veux dire le sanctuaire d'Asklepios?
 - Oui.
- Ah, dit Battacès non sans envie, c'est une institution capable de financer des guerres entières ! Il est vrai qu'ils ont beaucoup de dépositaires.

Marius se leva.

— Je te remercie, archigallos.

Battacès le suivit des yeux tandis qu'il s'éloignait puis, certain que le Romain ne ferait pas demi-tour, se hâta vers son palais, bel édifice dissimulé dans un bosquet d'arbres.

Une fois dans son cabinet de travail, il prit de quoi écrire, et entreprit de rédiger une lettre destinée à Mithridate.

Grand Roi, il semblerait bien que le consul romain Caius Marius soit décidé à te voir. Il m'a demandé de l'aider à te trouver et, comme je m'abstenais de lui fournir la moindre assistance, il m'a dit qu'il comptait rester en Asie Mineure tant qu'il ne t'aurait pas rencontré.

Il compte prochainement rendre visite à Nicomède et Ariarathès. On se demande pourquoi il s'est soumis aux rigueurs d'un aussi long voyage, car il n'est plus jeune et ne m'a pas paru en bonne santé. Mais il m'a fait comprendre clairement qu'au printemps il partirait pour Tarse, et de là se rendrait en Cappadoce.

Grand Roi, il m'a semblé être un homme redoutable. C'est un individu quelconque et plutôt grossier, et pourtant il a réussi à devenir six fois consul à Rome, aussi ne faut-il pas le sous-estimer. Les aristocrates romains que j'ai rencontrés jusque-là étaient des hommes plus avenants, plus raffinés. Il est peut-être dommage que je n'aie pas eu l'occasion de croiser Caius Marius quand je me suis rendu à Rome; peut-être aurais-je pu me faire de lui une idée plus précise qu'ici à Pessinonte.

Ton fidèle et dévoué sujet,

Battacès.

La lettre fut scellée, enveloppée du cuir le plus fin, puis glissée dans une bourse que Battacès confia à un jeune prêtre, à charge pour lui de se rendre en toute hâte à Sinope, où se trouvait le roi Mithridate.

Le contenu de la missive ne plut guère au souverain. Il se mordait les lèvres et fronçait à ce point les sourcils que les courtisans tenus d'être en sa présence, mais à qui il était interdit de parler, étaient à la fois soulagés – et peinés pour Archélaos, qui, lui, devait répondre chaque fois que le roi lui adressait la parole. Archélaos lui-même n'en paraissait guère inquiet : cousin germain de Mithridate, c'était autant un ami qu'un serviteur.

Toutefois, par-delà son apparente indifférence, il éprouvait pour sa sécurité les mêmes appréhensions que tous ceux qui se trouvaient là ; s'il était en droit de penser qu'il avait l'estime du roi, il lui fallait se souvenir de la destinée de Diophantès, l'oncle du souverain – pour lequel il avait été, lui aussi, un ami et un père.

Il est vrai que je n'ai pas le choix, se dit Archélaos en observant le visage irrité tout proche du sien. Le roi était le roi, tous les autres restaient à sa disposition – au besoin pour qu'il les fasse tuer, si tel était son bon plaisir. Ce qui ne manquait pas d'affûter l'esprit de tous ceux qui vivaient au contact de tant d'énergie, de caprice, d'infantilisme, de force et de timidité. Pour se tirer de mille situations périlleuses, on ne dispose jamais que de sa vivacité d'esprit. Situations qui pouvaient éclater comme autant d'orages sur la mer Euxine, ou bouillonner lentement, comme des chaudrons, dans l'esprit du roi, pour quelque peccadille datant d'il y a dix ans. Le souverain n'oubliait jamais une insulte, qu'elle fût réelle ou imaginaire; il la mettait de côté pour pouvoir y songer à loisir.

— Il semble bien que je doive le voir, dit Mithridate, qui ajouta : Ne crois-tu pas ?

Un piège : que répondre ?

- Grand Roi, dit Archélaos, tu n'es pas obligé de rencontrer qui que ce soit, si tu le décides. Je crois pourtant qu'il serait intéressant de discuter avec Caius Marius.
- En Cappadoce, alors. Au printemps. Qu'il prenne d'abord la mesure de Nicomède. Si ce Caius Marius est redoutable à ce point, il est peu probable qu'il aime le roi de Bithynie. Et qu'il rencontre Ariarathès! Envoie à ce petit insecte un message de ma part, pour lui dire qu'au printemps il devra se présenter à Tarse devant Caius Marius et l'escorter personnellement jusqu'en Cappadoce.
- L'armée sera-t-elle mobilisée comme prévu, ô Grand Roi ?
 - Évidemment. Et Gordios ?
- Il devrait être à Sinope avant que les neiges d'hiver ne ferment les cols, mon Roi.

— Bien!

Fronçant toujours les sourcils, Mithridate revint à la lettre de Battacès et se remit à se mordiller les lèvres. Ces Romains! Pourquoi diable ne pouvaient-ils s'empêcher de fourrer leur nez dans ce qui n'était pas leurs affaires? Pourquoi un homme aussi célèbre que Caius Marius se préoccupait-il de ce qui se passait en Anatolie? Ariarathès avait-il déjà conclu un marché avec les Romains pour chasser du trône Mithridate Eupator, et faire du Pont une satrapie de la Cappadoce?

— La route a été bien trop longue et trop difficile, ditil à son cousin. Je ne me prosternerai pas devant les Romains!

La formule n'avait rien d'exagéré. Mithridate était le fils cadet du roi Mithridate V et de sa sœur et épouse Laodice. Né l'année où Scipion Émilien était mort si mystérieusement, l'enfant, nommé Eupator, avait un frère de deux ans son aîné, Mithridate Chrestos, ainsi nommé parce qu'il était l'oint, le futur roi. Leur père avait rêvé d'agrandir le territoire du Pont aux dépens de ses voisins, mais de préférence à ceux de la Bithynie – l'ennemi héréditaire, et le plus tenace.

Il avait d'abord semblé que le Pont garderait le titre officiel d'Ami et Allié de Rome, obtenu par Mithridate IV lorsqu'il avait soutenu Attale II de Pergame dans sa guerre contre le roi Prusias de Bithynie. Mithridate V avait maintenu cette alliance un certain temps, envoyant des secours à Rome à l'époque de la troisième guerre punique. Mais il s'était ensuite emparé de la Phrygie en soudoyant le proconsul romain d'Asie Mineure, Manius Aquillius père : il s'était ensuivi une inimitié persistante, soigneusement entretenue par le roi Nicomède de Bithynie, et certains sénateurs romains.

Cela n'avait nullement empêché Mithridate V de poursuivre sa politique d'expansion : il s'était emparé de la Galatie, puis avait réussi à hériter d'une part de la Paphlagonie. Mais sa sœur et épouse avait eu l'idée de régner elle-même. C'est ainsi – la cour était alors à Amaseia, et Mithridate Eupator avait neuf ans – qu'elle assassina son époux et installa sur le trône Mithridate Chrestos; bien entendu, elle se fit nommer régente et conclut un accord avec la Bithynie: ayant obtenu la garantie que les frontières du Pont ne seraient pas mises en péril, elle abandonna les revendications sur la Paphlagonie et libéra la Galatie.

Mithridate Eupator s'enfuit quelques semaines après le coup d'État de sa mère, craignant d'être assassiné à son tour : car il rappelait à Laodice le souvenir de son père, et elle ne cessait de le répéter, ce qui ne laissait pas d'être inquiétant. Abandonné à lui-même, il gagna les montagnes orientales du Pont, sans faire mystère de son identité auprès des habitants du cru, les suppliant simplement de garder le secret. À la fois impressionnés et flattés de voir qu'un membre de la famille royale venait chercher refuge parmi eux, ils le protégèrent avec un absolu dévouement. Allant d'un village à l'autre, le jeune prince en vint à connaître son pays mieux que quiconque. Les étés, il errait à l'aventure, chassant l'ours et le lion pour se créer une réputation d'audace chez ses sujets, et n'ignorant pas que les épaisses forêts pontiques lui procureraient toujours de la nourriture : cerises, noisettes, abricots, mais aussi chevreuils et lapins.

À bien des égards, jamais la vie qu'il mena ensuite ne devait lui offrir des satisfactions aussi simples que pendant ces sept années au cours desquelles il se cacha dans cette partie perdue du Pont. L'enfant devint un jeune homme; ses premières femmes furent les filles de minuscules villages arriérés; son premier lion, une bête énorme qu'il tua, comme Héraklès, avec une massue; son premier ours, un animal bien plus grand que lui.

La famille de Mithridate était de lointaine origine celte de Thrace, à quoi venait se mêler un peu de sang perse; de plus, depuis deux siècles et demi qu'elle régnait sur le Pont, elle s'était parfois unie à la dynastie séleucide de Syrie, autre lignée thrace, qui descendait de Séleucus, général macédonien d'Alexandre le Grand.

À dix-sept ans, Mithridate Eupator se sentit suffisamment adulte pour se venger. Il fit parvenir en secret un message à son oncle Archélaos, dont il savait qu'il n'aimait guère sa demi-sœur Laodice. Il y eut des réunions furtives dans les collines entourant Sinope, où la reine s'était établie en permanence; Mithridate y rencontra, un par un, ceux des aristocrates qu'Archélaos jugeait dignes de confiance, et recueillit leur serment d'allégeance.

Tout se passa comme prévu. La reine, Chrestos et les nobles qui leur étaient restés fidèles furent faits prisonniers. Quelques oncles, tantes et cousins périrent sur-le-champ, Chrestos quelque temps plus tard, et Laodice en dernier lieu. Mithridate l'avait fait jeter dans un cul de basse-fosse où on ne sait qui oublia de la nourrir : elle y périt de faim. Le roi Mithridate VI, que personne ne pouvait donc accuser de matricide, fut désormais le seul souverain du Pont. Il n'avait pas dix-huit ans.

Il brûlait de se créer une renommée, de faire de son royaume le plus puissant de tous, d'être le maître du monde ; car son énorme miroir d'argent lui disait qu'il n'était pas un roi ordinaire. Il ne portait ni diadème ni tiare, mais une peau de lion, dont l'énorme gueule ornée de crocs lui tombait sur le front, et dont les pattes étaient nouées sur sa poitrine. Il se coiffait comme Alexandre le Grand, car il avait la même chevelure que lui : du même blond doré, aussi épaisse, aussi bouclée. Pour faire preuve de virilité, il se laissa pousser, non une barbe ou une moustache – trop éloignées du goût hellénistique –, mais de longues pattes tombant devant

chaque oreille. Quel contraste avec Nicomède de Bithynie! Un homme à femmes, immense, puissant, qui inspirait la crainte. C'est du moins ce que lui disait son miroir, et il n'en était pas mécontent.

Il épousa sa sœur aînée, elle aussi nommée Laodice, puis quiconque lui plaisait, si bien qu'il eut vite une douzaine d'épouses et plus d'une cinquantaine de concubines. Laodice elle-même devint reine – mais, comme il ne manquait pas de le lui répéter, cela ne durerait que tant qu'elle se montrerait fidèle. Pour donner du poids à sa menace, il fit quérir en Syrie une épouse de la maison royale; comme il y avait à cette époque pléthore de princesses séleucides, on lui en céda une nommée Antiochis. Il épousa également une Nysa, fille d'un prince de Cappadoce nommé Gordios, tandis qu'il donnait une de ses sœurs cadettes (elle aussi nommée Laodice!) en mariage au roi de Cappadoce, Ariarathès VI.

Il se rendit vite compte que les alliances matrimoniales étaient chose extrêmement utile. Gordios complota avec la nouvelle épousée pour assassiner le roi de Cappadoce : la jeune femme installa sur le trône son fils nouveau-né, qui devint Ariarathès VII et gouverna le royaume pour le compte de Mithridate. Cela jusqu'à ce qu'elle succombât aux tentations du roi Nicomède, car elle aurait voulu régner seule, sans être surveillée en permanence par Gordios. Celui-ci s'enfuit vers le Pont, Nicomède devint officiellement souverain de Cappadoce, mais resta en Bithynie, laissant Laodice agir comme bon lui semblerait, pourvu qu'elle demeurât l'ennemie de Mithridate. Arrangement des plus satisfaisants pour elle; mais son fils, désormais âgé de dix ans, avait déjà, comme tous les roitelets orientaux, de fortes tendances autocratiques et aurait voulu gouverner seul. Une entrevue avec sa mère tourna à l'affrontement. Moins d'un mois plus tard, il se présenta à Amaseia devant son oncle Mithridate. Quelques semaines après, celui-ci l'avait réinstallé sur son trône à Mazaca; car, contrairement à l'armée de Cappadoce, celle du Pont était toujours sur le pied de guerre. Le nouveau souverain refusa toutefois – ce qui agaça Mithridate – de permettre le retour de Gordios, en disant qu'il ne pouvait offrir l'hospitalité au meurtrier de son père.

Tous ces rebondissements n'avaient occupé qu'épisodiquement le jeune roi du Pont; durant les premières années de son règne, il avait consacré l'essentiel de son énergie à accroître la puissance de ses armées et la richesse du trésor royal. En dépit de sa jeunesse, de son goût de la pose et de ses affectations léonines, Mithridate ne dédaignait pas de réfléchir.

Accompagné de quelques aristocrates qui étaient aussi ses parents – ses oncles Archélaos et Diophantès, ses cousins Archélaos et Néoptolème –, il embarqua à Amisus pour un voyage à destination des rivages orientaux de la mer Euxine. Le petit groupe se fit passer sans difficulté pour des marchands grecs en quête de contacts commerciaux; ils ne rencontrèrent en effet que des peuples ignorants et peu raffinés. Trapézonte et Rhizonte payaient depuis longtemps tribut au roi du Pont et faisaient officiellement partie de son royaume; mais, au-delà de ces deux villes prospères, s'étendaient des terres inconnues.

L'expédition parcourut la légendaire Colchide, où le fleuve Phase se jette dans la mer ; les populations locales suspendaient dans ses eaux des peaux de mouton, en vue de retenir les nombreuses particules d'or qu'il charriait depuis le Caucase. Mithridate et ses compagnons restèrent bouche bée devant des montagnes encore plus hautes que celles du Pont ou d'Arménie, dont les sommets étaient toujours enneigés. Elles perdirent peu à peu de leur hauteur pour céder la place à des plaines interminables où vivaient Scythes et Sarmates, peuples nomades des plus exotiques, que les Grecs, qui

avaient installé des colonies sur les côtes de la mer Euxine, avaient peu à peu réussi à dompter – non militairement, mais en les exposant à leurs coutumes et leur culture.

Là où le delta du fleuve Vardanès venait couper le rivage, le bateau emmenant le roi Mithridate entra dans un énorme lac nommé Méotis – en forme de triangle à la pointe duquel ils découvrirent le célèbre Tanais, le fleuve le plus puissant du monde ; des rumeurs évoquaient, plus à l'est, une vaste mer appelée Hyrcanienne ou Caspienne.

Le blé poussait partout où les Grecs avaient établi des cités commerciales.

- Et nous en ferions pousser davantage, si le marché existait, expliqua l'ethnarque de Sinde. Les Scythes avaient aimé le pain ; ils ont appris à creuser le sol pour le cultiver.
- Il y a un siècle, vous vendiez du blé au roi Masinissa de Numidie, dit Mithridate. Les marchés existent encore. Il n'y a pas longtemps, les Romains étaient prêts à le payer n'importe quel prix. Pourquoi n'êtes-vous pas plus actifs ?
- Peut-être parce que nous sommes trop isolés du monde méditerranéen. Et la Bithynie perçoit des taxes très lourdes lors du passage de l'Hellespont.
- Je crois qu'il va falloir faire tout ce que nous pourrons pour aider ces braves gens, ne pensez-vous pas ? dit Mithridate à ses oncles.

Une inspection de la presqu'île, fabuleusement fertile, que les Grecs appelaient Chersonèse Taurique, et les Scythes Cimmérie, lui fournit la preuve qui lui manquait encore ; ces terres étaient mûres pour la conquête et devaient appartenir au Pont.

Toutefois, Mithridate n'avait rien d'un grand général et se montrait assez avisé pour le comprendre. L'art militaire l'intéressait par foucades et ce n'était pas un lâche, loin de là ; mais ce qu'on pouvait faire de milliers d'hommes réunis lui échappait – ce dont il s'était rendu compte avant même d'essayer. Il préférait organiser les campagnes, rassembler les armées. Que d'autres, plus compétents, en assurent le commandement.

Bien entendu, le Pont ne manquait pas de troupes, mais le roi voyait bien que leur qualité laissait à désirer; les Grecs qui peuplaient les cités côtières méprisaient la guerre – et les peuples locaux étaient si arriérés qu'il était presque impossible de les entraîner. Aussi Mithridate était-il contraint, comme presque tous les despotes orientaux, de s'en remettre à des mercenaires. Pour l'essentiel des Syriens, des Ciliciens, des Cypriotes, auxquels venaient s'ajouter les citoyens de ces petits États sémites si querelleurs entourant la mer Morte. Ils combattaient fort bien et se montraient fidèles – tant qu'ils étaient payés : si la solde avait un seul jour de retard, ils prenaient leurs affaires et s'en allaient.

Toutefois, ayant vu Scythes et Sarmates, le roi décida qu'à l'avenir ce serait parmi ces peuples qu'il recruterait ses soldats ; il ferait d'eux ses fantassins et les entraînerait à la romaine. Et, grâce à eux, il s'emparerait de l'Anatolie. Pour le moment, cependant, il devait d'abord les soumettre. Il confia cette tâche à son oncle Diophantès.

Mithridate prit comme prétexte une plainte des Grecs de Sinde et de la Chersonèse, relative à des incursions menées par les fils du roi Scilurus – artisan, désormais défunt, de la création d'un État scythe qui ne s'était pas complètement effondré après sa mort. Grâce aux efforts de l'avant-poste grec de Sorbia, à l'ouest, les choses n'avaient pas encore dégénéré, mais les Scythes étaient d'humeur belliqueuse.

— Réclamez de l'aide au roi du Pont, Mithridate, conseilla le faux marchand grec avant de quitter la Chersonèse Taurique. Je pourrai même lui remettre une lettre en votre nom, si vous le désirez.

Général éprouvé – il avait déjà servi sous Mithridate V –, Diophantès s'attela à la tâche avec enthousiasme et, au printemps suivant, conduisit dans la presqu'île une vaste armée très bien entraînée. Ce fut pour le Pont un véritable triomphe ; le royaume des fils de Scilirus tomba, comme celui de Cimmérie. En moins d'un an Mithridate s'empara de toute la Chersonèse Taurique, de l'immense territoire roxolan à l'ouest, ainsi que de la cité grecque d'Olbia. L'année suivante, les Scythes reprirent l'offensive, mais Diophantès réussit à soumettre les populations autour du lac Méotis, et à créer deux puissantes forteresses contrôlant le Bosphore cimmérien.

Il rentra, laissant son fils Néoptolème se charger d'Olbia et de l'ouest, et son autre fils, Archélaos, du nouvel Empire pontique au nord de la mer Euxine. Il s'était magnifiquement acquitté de sa tâche; le butin était considérable, les armées pontiques disposaient désormais d'une réserve d'hommes inépuisable, le potentiel commercial paraissait des plus prometteurs. C'est ce dont il fit part au jeune roi, avec une fierté non dissimulée. Sur quoi, Mithridate, aussi envieux qu'inquiet, le fit exécuter.

Ses fils, apprenant la nouvelle, pleurèrent autant de terreur que de chagrin puis entreprirent, avec une énergie redoublée, d'achever ce que leur père avait commencé. Un par un les petits royaumes du Caucase tombèrent aux mains des troupes pontiques, y compris la Colchide, si riche en or, et les terres entre le Phase et le Rhizus Pontique.

L'Arménie Inférieure – que les Romains appelaient Armenia Parva – ne faisait pas partie de l'Arménie à proprement parler ; elle s'étendait à l'ouest des hautes montagnes qui se dressaient entre l'Araxe et l'Euphrate. Pour Mithridate, elle lui revenait de plein droit, ne serait-ce que parce que son roi considérait les souverains

du Pont comme ses maîtres. Aussi se hâta-t-il de l'envahir, y menant lui-même ses armées ; il savait que sa présence suffirait. Il ne se trompait pas : quand il entra dans la petite ville de Zimara, la capitale, le peuple l'accueillit à bras ouverts ; et le roi Antipater s'avança vers lui, vêtu en suppliant. Pour la première fois de sa vie, Mithridate eut l'impression d'être un véritable général. Il n'est donc pas surprenant qu'il soit tombé amoureux du pays. Il en contempla les sommets couverts de neige, les torrents bouillonnants et, l'endroit étant aussi inaccessible que lointain, décida que c'était là qu'il abriterait la plus grosse part d'un trésor qui ne cessait de croître. Les ordres furent donnés sur-lechamp; on construirait des forteresses sur des rochers, des précipices, ou sur les bords de rivières aux eaux écumantes. Il se divertit tout un été à en choisir luimême les sites; le temps que l'entreprise fût menée à bien, soixante-dix citadelles avaient été créées, et la nouvelle de sa fabuleuse richesse était parvenue jusqu'à Rome.

C'est ainsi qu'âgé de trente ans à peine, mais déjà maître d'un empire, le roi Mithridate du Pont, sixième du nom, envoya à Rome un message sollicitant le titre d'Allié et Ami du Peuple romain. C'était l'année où Caius Marius avait écrasé à Vercellae les dernières armées germaines; aussi n'avait-il appris la nouvelle que de loin, essentiellement grâce aux lettres de Publius Rutilius Rufus. Le roi Nicomède de Bithynie avait aussitôt fait savoir que le Sénat ne pouvait accorder ce titre à deux souverains en perpétuel affrontement, ajoutant que lui-même n'avait jamais fait défaut à Rome depuis qu'il était monté sur le trône, un demi-siècle auparavant. Lucius Appuleius Saturninus, tribun de la plèbe pour la seconde fois, s'était rangé de son côté; tout l'argent que les envoyés de Mithridate avaient versé à des sénateurs impécunieux fut ainsi dépensé en vain.

Mithridate prit très mal la nouvelle. Il eut d'abord une explosion de colère qui fit trembler toute sa cour tandis qu'il arpentait sa salle d'audiences en vomissant des imprécations contre les Romains. Puis il tomba dans un calme encore plus inquiétant et resta seul de longues heures, à ruminer. Pour finir, après avoir laissé à Laodice un bref message la chargeant de régner en son absence, il quitta Sinope et disparut pendant plus d'un an.

Il se rendit d'abord à Amaseia, la première capitale de ses ancêtres, et passa plusieurs jours à arpenter en tous sens les couloirs du palais, sans prendre garde à ses serviteurs, pas plus qu'aux deux épouses et aux huit concubines qui se trouvaient là. Puis, aussi brusquement que prend fin un orage de montagne, il émergea de sa fureur et entreprit de tracer des plans, convoqua les nobles des environs et les chargea de rassembler une troupe d'élite d'un millier d'hommes. Lui-même se rendrait à Ancyra, la plus grosse ville de Galatie, accompagné seulement de ses gardes du corps, les soldats devant suivre loin derrière. Les nobles, quant à eux, reçurent l'ordre de convoquer tous les chefs de tribus galates à une grande réunion à Ancyra, où le roi du Pont leur ferait d'intéressantes propositions.

La Galatie était une sorte d'enclave celte dans une région peuplée de Perses, de Germains, de Hittites et de Syriaques; tous clairs de peau, à l'exception des derniers, mais pas autant que ces immigrants descendant des troupes du roi gaulois Brennus. Depuis près de deux siècles, ils occupaient le cœur de l'Anatolie. Chaque tribu n'entretenait avec les autres que des rapports très lâches; ils n'avaient pas de roi, et se regrouper pour conquérir d'autres territoires ne les tentait nullement. Depuis un certain temps, ils reconnaissaient le roi du Pont comme leur souverain – ce qui ne leur coûtait rien, au propre comme au figuré, car jamais ils ne s'étaient

LES CONQUÊTES DE MITHRIDATE

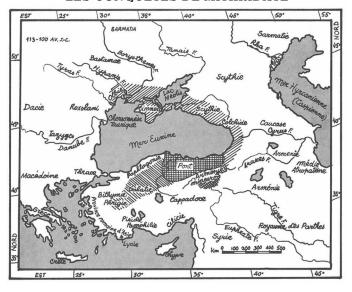


Table des cartes et des illustrations

CARTES

Italie	14
Conquêtes de Mithridate 113-110 av. JC	89
Le voyage en Orient de Marius	108
L'expédition de Sylla en Orient	281
Territoires des insurgés italiques	405
Italie centrale	460
Mouvements de Mithridate en 88 av. JC	669
Invasion de Rome par Sylla	733
La fuite de Caius Marius	804
Le siège de Rome	819
ILLUSTRATIONS	
Caius Marius	16
Insula d'Aurelia	52
Livia Drusa	134
Maison de Marcus Livius Drusus sur le Palatin	147
Publius Rutilius Rufus	248
Marcus Livius Drusus	300
Puits du Comitium	313
Marcus Aemilius Scaurus	402
Le jeune Pompée	512
Lucius Cornelius Sylla	592
Mithridate VI Eupator	654
Aurelia	694
Lucius Cornelius Cinna	778



3583

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie par GRAFICA VENETA le 27 février 2024

Dépôt légal février 2024 EAN 9782290403440 OTP L21EPLN003682-624308

ÉDITIONS J'AI LU 82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion